

Le petit Babillard

illustré

A la recherche des traces du passé
de nos villages.

2,50*euros

*Frais d'envoi, de distribution
ou de mise à disposition inclus.



Aux ressources de la Charnie

Le retour du pays

Il y avait foule dans les rues de la cité médiévale. La mère se frayait un chemin tout en serrant la main de son enfant qui glissait, confiant, dans le passage ouvert à travers la forêt de jambes des visiteurs. Une fois dans la bergerie du château, l'horizon de l'enfant s'élargit et la pression sur sa main se fit plus douce. Il marchait alors plus facilement lorsqu'il fut brusquement stoppé par une paroi de verre en même temps que la main protectrice lâchait la sienne. De quoi eut-il le plus peur, de l'abandon soudain ou de la gueule effrayante qui lui faisait face ? A peine allait-il crier que déjà sa mère collait son visage souriant sur le sien. "C'est le loup", lui dit-elle, en pointant du doigt, derrière la vitre, la tête saisissante de vie qui fixait l'enfant.

Sur le petit écriteau, posé contre une patte de l'animal, la mère put lire qu'il s'agissait d'un des derniers loups abattus dans la forêt de la Grande Charnie. Elle savait* que le dernier avait été tué à la fin du 19e, près du château de l'Essart. Revenue de sa frayeur, elle parla alors à son fils de l'époque où les loups rôdaient nombreux dans la Charnie. De Louys Gruau, aussi, ce curé de Saulges, présenté au roi Louis XIII parce qu'il avait capturé soixante-trois loups en peu de temps. Elle lui expliqua qu'il avait inventé un moyen pour y arriver et qu'il avait écrit tout ça dans un livre où il parlait encore du loup assommé à coup de bâtons à la Verrerie, entre Chemiré-en-

Charnie et Étival, et de celui, plein de malice, qui avait visité la cour du monastère de la Chartreuse du Parc, à l'entrée des bois de Charnie, et réussi à s'échapper après avoir étranglé les oies des moines.

Semblant sortir d'un passé où ces histoires l'avaient plongé, l'enfant s'exclama : "Moi, quand je serai grand, j'écrirai que j'ai sauvé une chèvre du fossé en lui donnant à manger !" A l'éclat de rire de la mère, des visiteurs se retournèrent. "Une chèvre des fossés", reprit-elle. Puis, sur un ton qui parut étrange à l'enfant : "C'est parce qu'il n'y a plus de loups qu'il n'y a plus de chèvres". L'enfant ne sut quoi dire, perplexe. Était-ce une question ou une phrase bizarre, comme sa mère en avait parfois. Il n'eut pas le temps de réfléchir davantage, elle poursuivit, souriant à nouveau : "Pourquoi attendre d'être grand, tu ne t'en rappelleras peut-être plus, ou tu n'auras pas le temps... Tu n'as qu'à me raconter et j'écrirai. On l'enverra au petit Babillard, peut-être qu'ils le mettront dans le journal. Et puis si ça donnait aussi envie d'écrire à tes copains et copines ! Tu sais, si tu dis que tu as sauvé une chèvre, malheureusement ça ne fera pas revenir les loups, mais ça fera peut-être revivre la Charnie".

Un an a passé. Dans la foule qui envahit la cité, un garçonnet tire sa mère par la main et l'entraîne vers la bergerie du château transformée en centre d'interprétation de l'architecture et du patrimoine. Le loup est toujours là, dans sa vitrine. L'enfant passe devant et s'arrête plus loin, devant un panneau présentant l'histoire de la haie dans le pays de la Charnie, son rôle et son entretien. Tout en désignant une photo de chèvres au pied d'un talus, l'enfant dit alors fièrement : « Tu sais maman, maintenant, la mairie, ils nettoient les chemins avec des chèvres des fossés ». La mère se penche vers son enfant et l'embrasse. En se relevant, elle glisse sa joue là où elle vient de poser un baiser et essuie la larme échappée de ses yeux.

* Inspiré du texte de Jean-Pierre Morteveille

(http://fr.wikipedia.org/wiki/Louis_Gruau) et de l'action présentée sur le site <http://www.conservatoiredelacharnie.fr/index.html>



L'édito

La réalisation du petit Babillard illustré est à chaque fois différente. C'est encore plus vrai avec ce dixième numéro. Jamais la diversité n'aura été aussi présente, en espérant qu'elle sera à nouveau source de plaisir pour vous.

Cette diversité vous la verrez dans les signatures. De plus en plus nombreuses, elles prouvent à leur façon que les différences de sensibilité et d'expression n'empêchent pas l'harmonie et l'unité dans l'expression. Tantôt poétiques et pleins d'imagination, tantôt précis et rigoureux, les récits se croisent avec bonheur, tout comme au fil des pages se fécondent le souvenir et l'archive. La lecture des articles et la richesse des photos du dossier en sont une belle illustration.

Vous la trouverez aussi dans les lieux. Partis de Blandouet, et après s'être élargis aux Amis de Chemiré-Etival-en-Charnie et à ceux de Sainte-Suzanne, les Ateliers d'histoire essaient maintenant à l'entour de la Charnie : Vaiges, Loué et demain, peut-être Torcé-Viviers-en-Charnie, Thorigné-en-Charnie, Saint-Denis-d'Orques... Les arpents de mémoire s'assemblent et les mailles se suivent sur le fil de l'histoire.

Dans tout cela il ne s'agit pas de recréer un territoire – que ce soit la Charnie d'autrefois ou Erve-Vègre d'hier - mais de retrouver, de sauver et de partager les traces laissées par celles et ceux qui y sont nés ou qui y ont vécu, travaillé, aimé puis qui y sont morts ou parfois, qui sont morts pour lui. Pour convaincre de son projet d'Europe, Jean Monnet disait « Nous ne coalisons pas des états, nous unissons des hommes ».

Entre Sarthe et Mayenne, à leur petite échelle, les Ateliers d'histoire de la Charnie s'y emploient aussi, avec les veillées villageoises, les randonnées découvertes, le site de la pierre babillarde et bien sûr, avec ce journal.

Faire battre à nouveau le cœur d'un petit coin de terre et faire revivre quelques instants d'un petit moment de l'histoire. La parution du dixième numéro du petit Babillard illustré peut faire penser que nous y sommes parvenus, mais il n'y a que vous qui pouvez vraiment le dire. Alors faites comme Nicole Blanckaert*, prenez votre plume ou pianotez sur votre ordinateur, envoyez-nous un courriel ou décrochez votre téléphone et dites-nous comment continuer à cheminer ensemble et encore plus heureux... jusqu'à la prochaine dizaine !

En attendant de vos nouvelles, bonne lecture à vous et à bientôt.

Le comité de coordination des Ateliers d'histoire de la Charnie.

* Voir sa lettre dans "les boîtes à courrier".

Tantôt poétiques
et pleins
d'imagination,
tantôt précis et
rigoureux,
les récits se croisent
avec bonheur.

Retrouver,
sauver et partager
les traces laissées.

Faire battre à
nouveau le cœur
d'un petit coin
de terre.

Le petit Babillard illustré, chez Marie Nédélec, n°5 place Adam Becker, 53270 Blandouet - <http://ateliersdelacharnie.free.fr> - Directeur de la publication : Frédéric Baudry - Comité de rédaction : Nicole Baudry, Bernadette et Jean-Claude Caballero, Louis Chauveau, Bernard Clairret, Judith Davis, Florence Dorizon, Jean-Claude et Nelly Dorizon, Sylvie Gohier, Serge et Josette Grandin, Martine Letourneur, Marguerite Montaroux, Jean-Pierre Morteveille.

Ont également participé à la rédaction et à la réalisation de ce numéro Nicole Blanckaert, Alain de Bourgues, Raymond Breux, Daniel Clairret, Christian Davy, Nicolas Foisneau, Roland Gaillard, Jean-François Garin, Lucien Huet, Roland Morteveille, Odette Plu, Pierrette Renard, Antony Robert, Joël Surcouf.

Mise en page : Séverine Baudry - Abonnements-distribution : Corinne Allain, Nicole Baudry, Marie-Louise Nédélec - Trésorière : Nicole Baudry - Le petit Babillard illustré est une publication du comité des fêtes et d'animation de Blandouet. Imprimerie : Imprim'Services, 53960 Bonchamp-les-Laval. Dépôt légal, juin 2005. ISSN : 1771-7051 - Imprimé sur papier recyclé avec des encres végétales sous le label imprim'vert.



Les actualités

Dans les boîtes à courrier

Châtillon-Coligny, le 27 août 2008

Je fais partie de celles qui n'ont pas eu le n°9 du « Petit Babillard illustré ». C'est mon mari qui était là, quand le facteur s'est présenté avec la lettre. Comme il n'y avait pas d'adresse sur l'enveloppe et pas de timbre non plus, il a refusé la lettre croyant que c'était encore de la pub. Quand il me l'a dit, je me suis doutée que c'était le petit journal. J'étais très déçue. En plus, ma sœur l'avait reçu et me disait qu'il parlait de Sainte Suzanne, pays natal de notre père.

Moi, je trouve votre journal génial. Si vous augmentiez le prix un peu, si ça vous arrange, pour moi, il n'y a pas de problèmes. Quand je pense à tout le travail que vous faites, recherches, etc. pour nous donner à nous la joie de revivre le passé, c'est génial.

Toutes mes félicitations à ceux et celles, qui travaillent pour notre plaisir. Je pense aussi que le timbre de collection est beaucoup plus sympa sur la lettre, que la fameuse étiquette qui semble triste sur l'enveloppe. En plus, j'ai une petite fille qui est très heureuse quand j'en reçois, car elle les collectionne.

Ci-joint mon chèque pour les 2 numéros suivants.

Bon courage à tous, et continuez comme cela.

Merci à tous.

Amicalement

Madame Blanckaert.

P.S. En l'an 2000, nous avons fait un rassemblement de famille à Saine Suzanne. Nous étions 140 à peu près. Quelle joie de se retrouver et d'aller dans la ferme où notre grand-père et grand-mère ont vécu, et où, notre père est né.



L'assemblée de la Saint Gilles et l'expo sur la Charnie le 7 septembre à Chemiré en Charnie

Lors de l'assemblée de la Saint-Gilles, l'association Animations-Loisirs de Chemiré avait décidé de présenter une exposition sur le thème de la Charnie.

Monsieur Papin a exposé une vingtaine de photos animalières magnifiques pendant que d'autres clichés passaient en boucle sur un écran. Des panneaux d'affichage présentaient la forêt de la Charnie de son origine à aujourd'hui, son « Histoire » liée aux grands seigneurs : famille de Beaumont, seigneur de Sainte-

Suzanne, et aux religieux : Saint Aldric et l'ermite Alleaume qui défrichèrent ses terres et installèrent églises, chapelles et l'abbaye d'Etival-en-Charnie. Mais, la Charnie c'était aussi le domaine des bûcherons, des charbonniers... C'est son bois qui alimentait les 6 verreries qui ont existé jusqu'au XVIIe siècle, les haut-fourneaux des forges (Montcors, Etival et Chemiré) et même une faïencerie à la Chartreuse du Parc jusqu'en 1836.

Aujourd'hui, un projet de carrière nous rappelle que le sous-sol qui fut exploité à petite échelle autrefois (carrière du Tertre Ganne à Sainte-Suzanne, du Tertre Blanc à Torcé-Viviers et de Chemiré) a gardé des richesses suffisantes pour qu'on songe à nouveau à l'exploiter.

L'association « Charnie-Environnement » a présenté un panneau sur ce projet et sur Natura 2000.

Nous avons profité de cette exposition pour faire connaître « Le petit Babillard illustré » aux visiteurs ; pour certains, c'était une découverte et beaucoup ont été séduits.

Martine Letourneur, Chemiré-en-Charnie.

Un grand merci à monsieur Papin et à Frédéric Baudry qui ont assuré une « permanence » lors de cette après-midi.



Chammes : la rand'automne du 21 septembre 2008

Lorsque, en réunion des ateliers d'histoire de la Charnie nous évoquions après bilan de notre dernière randonnée (imaginée et réalisée par Serge Grandin, guide et animateur, à partir d'Etival), pourquoi ne pas aller vers Chammes, le long de l'Erve vers Ste-Suzanne par des chemins encore inconnus.

Sur les indications de Frédéric, je me suis mis à la tâche (Yvon n'était pas disponible). Et puis à la demande de plusieurs personnes (y compris pour mariage !), un report de date est décidé du 7 au 21 septembre 2008. Ce qui arrangeait certains a mis dans l'embarras quelques autres : c'était la « journée du patrimoine ». Nous ne l'avions pas fait exprès, il valait cependant la peine de faire un petit détour pour entendre de 14h à 15 heures Nicolas Foisneau (chercheur à l'inventaire du patrimoine départemental de la Mayenne).

Choses dites et faites !... Les randonneurs étaient à l'heure au rendez-vous fixé place de l'église à Blandouet pour un départ à 9h30 vers les Noës d'Erve. Nous étions 25 malgré l'absence de quelques uns. La météo du jour était favorable.

Le départ du groupe s'effectue par un très joli chemin

creux qui nous conduit le long de la forêt vers la route de Chammes à Blandouet. Nous traversons celle-ci et avant le monument aux morts américains, descente par un autre très joli sentier vers La Butte, direction Chammes, traversée du bourg, et retour en campagne à droite avant l'épicerie. Là encore, le sentier est magnifique : faune et flore sont abondants, c'était voici peu de temps encore, un espace pédagogique pour les enfants de l'école primaire.

Le groupe arrive à une chapelle avant « la Maison Neuve », le pas est toujours soutenu vers les Bruyères, enfin nous empruntons le chemin de la Housserie, obliques à gauche vers La Lézardière, nous sommes bientôt au plan d'eau des Chauvinières pour le pique nique.

Tables et chaises de camping avaient été apportées dans la voiture de Frédéric : sandwich ou vrai repas, le soleil était avec nous y compris dans les cœurs, et certains furent requinqués par « vin rouge et thermos café ».

Le retour vers Ste-Suzanne s'est fait pour 14h, place Ambroise de Loré par le magnifique sentier de la Croix Couverte qui longe un filet d'eau l'été, mais un vrai ruisseau l'hiver.

Nicolas Foisneau était remplacé par Christian Davy pour présenter les faubourgs de Ste-Suzanne du 19^e siècle. En marchant, nous avons reçu la présentation des différents types de maisons du siècle dernier. Nous n'avons pas eu le temps d'assister à la présentation du bourg castral préférant, à l'église, entendre Alain de Bourgues expliquer après l'effondrement du plafond comment ont été conçus et réalisés les vitrages de celle-ci en respectant les vitraux de l'époque (voir son article).

Pour clore l'après-midi, descente vers la Rivière, puis par de très beaux paysages du bord de l'Erve, « le Bourg de l'Abbesse », enfin le chemin de Clairbois, le groupe est arrivé fatigué mais content d'avoir fait ce parcours d'environ 13 Km.

Comme toujours la randonnée, c'est la rencontre, l'échange, pouvoir se parler sur ces chemins magnifiques et découvrir, observer l'habitat, des fermes isolées ou d'anciens moulins : patrimoine, paysages, faune et flore, que de merveilles surtout quand la météo est favorable... **Jean-Claude Dorizon, Blandouet.**



Cour de ferme à Chemiré



Pêcherie à Etival.

De village en village : la rencontre sur Chemiré.

Nous souhaitons réunir les habitants de Chemiré (actuels ou anciens) pour une « Rencontre sur Chemiré », le samedi 21 mars 2009, après-midi. Amenez vos photos, vos souvenirs... ainsi vous participerez au devoir de mémoire collective d'un lieu et des vies qui s'y rapportent.

Martine Letourneur, Chemiré-en-Charnie.



La fascination du passé : Roland Gaillard au pupitre.

L'après-midi photos souvenirs : on en parle encore aujourd'hui !

Le samedi 18 octobre 2008 à 14 heures a eu lieu à la Salle des Fêtes de Ste-Suzanne, la première après-midi photos souvenirs. Ce n'était pas sans quelques appréhensions du côté des organisateurs comme certaines personnes venues là d'abord en curieux... Ainsi, c'est plus de 70 personnes qui furent attentionnées devant leurs photos rassemblant et montrant des souvenirs d'antan communs.

En ouverture, monsieur Landais nous a passé un petit film sur une kermesse de 1980. Puis lorsque les deux premières photos furent présentées, ce fut tout d'abord le calme, et tout à coup, les souvenirs ont refait surface... Monsieur Chéreau est alors monté sur l'estrade avec sa baguette pour les commenter avec enthousiasme et la verve qu'on lui connaît, il faisait parler la salle avec Raymond Breux... L'auditoire est

attentif et participe avec Roland Gaillard au pupitre pour prolonger la fascination du passé qui s'étale devant tous. Merci, si vous avez d'autres photos de trouver le moyen de les communiquer pour les faire durer, y compris dans le souvenir, elles vous seront rendues après copie informatique.

Anecdotes et éclats de rire : « Tiens, c'est Gaultier, le garde-champêtre, c'est l'école Sainte Marie, ou encore, c'est la magasin ou a été tourné le film « Les Maîtres du Pain » ... ceci dit qui reprend du service... » Les commentaires allaient bon train...

Entre deux photos, j'amène

Madeleine devant l'écran pour qu'elle voit mieux celles qu'elle nous a prêtées si gentiment. Ce devait être intéressant car même des gens de la commune voisine de Vaiges sont venus se joindre à nous.



Les conscrits de Sainte-Suzanne en 1917.

Cette belle après-midi d'automne s'est terminée par un pot de l'amitié très sympathique. Les Suzannais présents sont repartis ravis avec plein de souvenirs réapparus dans leur tête... et on en parle encore aujourd'hui ! **Bernadette Caballero, Sainte-Suzanne.**

Des randos découvertes aux rallyes rencontres

Jusqu'à présent nous avons fait des randonnées « découvertes » pour redécouvrir des paysages, des endroits tout près de chez nous et parfois aussi quasi inconnus ! Il en va aussi de même pour la rencontre pendant ces parcours, avec des gens du coin, de famille lointaine ou des amis oubliés.

Alors notre prochaine randonnée en mai 2009 ? où ? quand ? comment ?

La date est fixée au dimanche 21 mai 2009.

L'idée serait de rallier les différentes communes de la Charnie dans un itinéraire liant l'histoire actuelle à son passé. Pour construire ce projet « rallye Charnie », il nous faudra nous réunir pour envisager ensemble son contenu, appel est fait à toutes les bonnes volontés sur ce thème. **Jean-Claude Dorizon.**

Du jardin potager et de la basse-cour, vers l'assiette de chacun

Nous vous rappelons que votre aide est très souhaitée pour rédiger le numéro 11 qui sortira fin juin 2009 ! Comme on l'a dit : « Il en est des dossiers de votre journal comme de certains plats : plus longtemps ils mijotent, et meilleurs ils sont... »

Ainsi sur ce thème de l'alimentation... il faut recueillir les informations : comment se nourrissaient nos parents et grands parents vivant ici en Charnie ? Quelle était l'importance de l'alimentation dans leur vie ? Vivaient-ils en grande partie sur leur production personnelle comme on le dit si communément ? Si c'est le cas, allaient-ils à l'épicerie du village ? Et pour y acheter quoi, qu'y avait-il à vendre dans ces lieux ?

A l'aide de vos souvenirs, de vos témoignages, nous essaierons d'aborder le thème de la nourriture d'autrefois et les nombreux sujets : faisaient-ils leur pain, leur fromage, quel



type de menu avaient-ils selon les saisons ? Et pendant la guerre ? Dans le bourg, tout le monde avait-il un potager, une basse-cour ? Comment conservait-on les aliments ? Il faudrait aussi y ajouter les recettes des plats usuels, etc.

A bientôt. **Jean-Claude Dorizon.**



Grandes fêtes Médiévales
les 11 et 12 juillet 2009
en plein cœur de la
cité de Sainte-Suzanne

Venez nombreux, vous replongez au temps du Moyen-Âge...

Les ateliers d'histoire de la Charnie aux fêtes médiévales à Ste Suzanne les 11 et 12 juillet 2009 : forge et oies

La fin des travaux de restauration du château de Ste Suzanne prévue pour le printemps 2009 fera date dans la mise en œuvre du patrimoine d'Erve Charnie et même au-delà dans le pays d'Art et d'Histoire des Coëvrons Mayenne et pourquoi pas dans l'ensemble du Maine ?

Pour fêter cet événement, le Conseil Général de la Mayenne a suggéré à la commune de Sainte Suzanne, à leurs associations ainsi qu'à la population locale et tout public « amis de Sainte Suzanne », de se retrouver et de relancer les fêtes médiévales dont plusieurs éditions avaient animé la cité par le passé.

Pari tenu, l'association « Médiéville » créée le 22 février 2008, travaille dans ce but pour toutes les animations et fêtes, en particulier les fêtes médiévales dont la date est fixée au week-end du 11 et 12 juillet 2009.



Tout l'intra-muros du château et de la cité seront occupés par différents spectacles et animations à cette date. Sont prévus : jongleurs, cascadeurs et saltimbanques ; tir d'armes d'époque : arc, arbalète ; spectacles avec chevaux, cascades ; campements avec vie quotidienne de l'époque : vie sous tentes, nourriture du moyen âge, artisanat, fabrication d'armes ; théâtre, fabliaux du moyen âge ; musique, présentation d'instruments, morceaux choisis et danses ; enluminures et calligraphies ; enfin, présentation d'animaux : loups, ours, oies et activité de fauconnerie. Bien sûr les ateliers d'histoire de la Charnie y participent dans différentes activités, en particulier forges et forgerons, cloutiers, mais aussi élevage des oies et danses médiévales.

Venez nombreux à cette fête exceptionnelle, et si vous voulez vous associer à la mise en œuvre de cette fête médiévale, vous pouvez encore contacter l'association « Médiéville » auprès de l'Office de tourisme de Ste Suzanne : 02 43 01 43 60 et otsi@sainte-suzanne.com

Merci aussi de relayer autour de vous ces informations pour que cette manifestation médiévale puisse rassembler le plus grand nombre en en faisant un vrai succès.

Pour en savoir plus, aller à l'adresse internet suivante :

<http://www.ste-suzanne.com> Il faut ensuite ouvrir l'onglet « fêtes médiévales 2009 ». ►



Danser en Charnie

Dernière information : si vous voulez danser en Charnie, vous pouvez vous joindre au groupe de danse en une des fêtes médiévales des 11 et 12 juillet 2009. Celui-ci est animé par Marie-Claude Flahault, habitant Saint Jean sur Erve. Merci de contacter l'association Médiéville53 à Ste Suzanne mairie, si vous êtes intéressé(e). Les répétitions ont lieu à la salle de Saint Jean-sur-Erve chaque mardi à 20h15.

Ce groupe pourra venir ensuite animer nos veillées de village en village comme nous l'avons déjà fait à Blandouet.

Jean-Claude Dorizon.

Aux ressources de la Charnie



Son nom même l'indique, la Charnie est une ressource. Ces buttes rocheuses ont en effet dû servir à notre lointain ancêtre, de repère dans son errance, de point de vue, de refuge. C'est peut-être pour cela qu'il leur a donné ce nom. Vint un jour où des morceaux détachés de la roche lui ont servi d'outil ou d'arme.* Il les a perfectionnés à l'aide de branches coupées. Avec celles qui étaient tombées, il a entretenu le feu pour se chauffer, se nourrir et éloigner les ténèbres. Puis sont venus, les huttes, les murets, les premiers instruments aratoires. Sous le feu, le minerai a libéré le métal, la pierre s'est vitrifiée. Les hameaux se sont formés, les voies ont été pavées, les voûtes des églises et les charpentes des clochers ont dépassé les frondaisons, on a élargi les routes, creusé des sillons pour faire filer plus vite des petites boîtes en métal et demain, des flèches en alliage léger fendront l'espace en glissant sur de longs fils d'acier. A chaque étape, l'animal devenu homme aura creusé, coupé, brûlé, pris dans cet espace qui l'entourait. A mesure qu'il tirait meilleur parti de ces matériaux il a voulu en utiliser davantage. Tout s'est accéléré, amplifié à chaque fois qu'il s'est montré plus ingénieux.

Les récits et documents qui suivent relatent quelques instants, montrent quelques images de cette odyssee de l'homme dans la nature. Il n'a pas été possible de parler de toutes les ressources extraites, de tous les métiers qui ont permis de les transformer en matériaux ni de tous les artisans qui les ont ensuite utilisés. La lecture des pages qui suivent vous offriront néanmoins un aperçu dense du rapport que femmes et hommes d'ici ont entretenu avec le massif de la grande Charnie. Beaucoup d'émotions aussi se distille au fil des lignes. Ces récits nous aident à ne pas oublier ou à mieux connaître ce passé que chacun de nous porte en lui. Grâce à ce travail nous pouvons aussi à présent mieux regarder l'histoire en face... et nous demander comment, dès aujourd'hui, en fabriquer, ensemble, une qui soit meilleure pour demain.

* La première pierre, in "Daäh, le premier homme", Edmond de Haraucourt, Arléa.

Le bois de la Charnie

Nous avons déjà parlé de certains métiers liés aux bois dans le dossier « A travers bois et forêts » du petit Babillard illustré n° 7. Des deux récits qui suivent, celui de Martine Letourneur montre combien des moments ordinaires de la vie du temps de notre enfance, des images de nos parents, de notre famille, de nos amis, peuvent rester à jamais gravés en nous. Lucien Huet, lui, nous invite à remonter le fil, à revivre des étapes d'une longue famille de charrons. Des moments d'un côté, des vies de l'autre, le temps n'est qu'une suite d'instantanés dont chaque trace sauvée, chaque souvenir partagé, aide à fabriquer l'histoire. D'autres articles sont déjà en attente de parution, merci de nous aider à poursuivre l'histoire des métiers du bois - scieurs, charpentiers, etc. Une longue histoire en Charnie puisqu'elle remonte au moins aux tailleurs d'essentes.



Le pignon en essente du Grand Moulin à Sainte-Suzanne.

« Les gars du bois » : bûcherons dans les années 60



Les gars du bois en vadrouille.

En 1955, la Mutuelle Agricole du Maine, propriétaire d'une grande partie de la Grande Charnie située entre Sarthe et Mayenne, de Viviers à Chemiré en passant par Torcé et Neuville emploie 5 à 6 bûcherons pour ses bois.

A partir de 1960, ils sont une douzaine à préparer les coupes, abattre le bois, planter et dégager les jeunes pousses. Leurs outils fonctionnent à la seule force de leurs bras : volant (ou vouge), serpe (« sergniau »), passe-partout (ou « godendart »), hache... Les plantations sont essentiellement des épicéas et des pins douglass. L'essai de plantation de merisier s'est soldé par un échec.

Ces bûcherons se verront octroyer une tronçonneuse pour tout le monde en 1970, puis une machine pour trois bûcherons vers 1975. Mon père était l'un d'eux. Il a commencé à travailler dans la Grande Charnie dans les années soixante car la petite ferme qu'il exploitait avec maman ne permettait pas de faire vivre une famille. Ses congés payés, il les prenait au moment des foins, de la récolte des pommes ou de l'épandage du fumier, de la taille des haies. Jusqu'en 1968, il n'y avait pas de jours fériés sauf le 1er Mai.

Le travail de bûcheron demande de la force, de l'énergie, de l'habileté... et il se fait par tous les temps : grandes chaleurs estivales, brouillards et vents d'automne, frimas et neige d'hiver, giboulées printanières. Un dur travail réalisé par des hommes que l'effort unissait car il y avait une bonne ambiance entre eux.

On commençait le travail à 8h, on avait une pause le midi de 12h à 13h30, et on cessait le travail à 17h30. Quand le chantier était trop loin de la maison, papa emmenait sa gamelle : une boîte métallique à deux étages qu'il pouvait réchauffer sur le feu qui servait à brûler les branches mortes. Dans ces cas-là, il partait le matin vers 7 h30 et rentrait le soir vers 18h sur sa mobylette jaune (puis grise). Il se déplaçait à vélo quand le chantier n'était pas loin. La pause du midi permettait de se refaire des forces et accessoirement une petite sieste était la bienvenue en attendant l'heure de se remettre à l'ouvrage. C'est ainsi qu'au début d'une après-midi d'été, une couleuvre est passée sur le ventre de papa qui dormait comme un bienheureux! Il a pu constater avec sang froid que les serpents sont des animaux ... à sang froid !!!...

Il eut peu d'accidents du travail mais une vraie grosse frayeur causée par une attaque de guêpes dont le nid avait subi un coup de volant (ou vouge), elles se sont vengées en piquant l'adversaire : 9 piqûres au visage et au cou, ça vous transforme un bonhomme!!! « **Les gars du bois** » comme on les appelait alors, formaient donc une équipe soudée au travail et dans les loisirs. Une fois par an, un concours

de 17 les réunissait au café Richefeu ou Desmarests à Viviers en Charnie. Un Comité d'entreprise offrait les lots mais aussi les cadeaux de Noël distribués aux enfants des bûcherons... enfin à presque tous.

En 1968, pour donner un caractère plus convivial à la remise des cadeaux nous étions réunis au café Richefeu : c'était une première pour ma soeur et moi car auparavant nous n'y avions pas droit. Papa nous avait expliqué que nous n'avions pas de cadeau car il « n'était pas sous contrat ». Une subtilité bien mystérieuse pour nous. Mais ce n'était pas grave : ma soeur aurait son 1er cadeau en 1968 et moi, je dégusterais quand même le chocolat chaud et la brioche... Pour égayer la soirée, les « patrons » avaient demandé s'il y avait des chanteurs ou chanteuses. Et il y en avait !!! Moi la première avec ma copine Annick, puis d'autres encore, jeunes ou moins jeunes. Certains poussent encore la chansonnette!

Au moment de dire au revoir, ces mêmes « patrons » se sont presque excusés de ne pas avoir eu de cadeau pour moi. L'année suivante, j'ai eu un cadeau (l'âge limite avait été repoussé à 14 ans pour que j'en bénéficie au moins une fois!?) et ils avaient prévu des bonbons pour récompenser les chanteurs : la « Star 'Ac » de l'époque!!!

Dans les années soixante-dix, un bulletin d'information a été créé pour servir de lien entre les trois forêts que Groupama exploitait : Viviers (53), Montmirail (72) et L'Aigle (61). « **Les gars du bois** » se retrouvaient aussi lors de voyages organisés : Orly, Thoiry, Le Havre et la visite du paquebot « France »... mais aussi, pour des soirées pot-au-feu. Certains sont devenus de vrais amis avec lesquels on faisait des veillées et des sorties. Une fois par an, on allait à la mer. On partait tôt le matin (après la traite des vaches), avec le pique-nique et on rentrait le soir (pour la traite des vaches) ; car presque toutes ces familles exploitaient une petite ferme. Les liens qui les unissent sont toujours très forts tant il est évident de constater le plaisir qu'ils ont à se retrouver autour d'un bon repas des Anciens, salle Chauvelier à Chemiré. **Martine Letourneur, Chemiré-en-Charnie.**

Qui étaient ces « gars du bois » ?

Au maximum, le groupe sera de 22 bûcherons, employés par Groupama. La liste ci-dessous est peut-être incomplète mais elle regroupe tous ceux qui ont travaillé même épisodiquement en forêt. Au gré des mutations vers les forêts de Laigle (Orne) ou de Montmirail, des décès et des départs volontaires ou en retraite et de la mécanisation, le groupe s'est rétréci comme une peau de chagrin. En 2000, ils n'étaient plus que deux, puis un seul faisant office de garde au moment de la vente en 2003.

Viviers-en-Charnie : le « père Bourdé », Auguste Morisseau, André Davoine, André Huard, Roger Davoust, Michel Dutilleul, Bernard Marçais, Michel Ragot, Joseph Rousseau, Marcel Rousseau, Louis Guittet, Georges Vaudelon, Guy Marcereuil, Edouard Chaudet et leur chef : Claude Meslier.

Neuville-en-Charnie : Georges Guittet, René Edon, Georges Edon, André Porcher, Henri Leduc.

Chemiré-en-Charnie : Yves Fouilleul, Camille Oger, Robert Renard, Raymond Saillant, Robert Bouet, Marcel Lechat.

Sillé-le-Guillaume : Roland Meslier.....

Rouez-en-Champagne : Alain Drouard.

Saint-Denis-d'Orques : Jean-Paul Ladurée, Raymond Fourmont, Gaston Bouvet.

NB : Les communes de Torcé et Viviers étaient séparées administrativement jusqu'à leur « jumelage » en 1973.

Trois générations de charrons

Nous étions la troisième génération de charrons puisque avant nous, mon grand père puis mon père, ont exercé ce métier. Mon père qui était né en 1893 et mort à l'âge de 78 ans, sciait les arbres avec son père, avec une scie en long. Il y avait un autre charron, le père Renou qui habitait l'Asnerie. Le père faisait déjà les cercueils mais ce n'était pas le même habillage : quand il était fait, on mettait du plâtre dans le fond et on rajoutait des copeaux de bois et on le vernissait. Ils avaient beaucoup de mal.

Pour avoir du bois, ils allaient ou à la Vallée chez les Bastard ou chez monsieur Garin à St-Nicolas. C'est le père de monsieur Nicollo* (l'actuel) qui abattait les arbres, il habitait le Coin des Haies à Blandouet. Pour sortir le bois de la forêt et l'emmenner à la scierie, le père Guilleux de Chammes avait deux chevaux qu'il conduisait seulement à la parole. A l'aide de ceux-ci, il transportait deux arbres et nous avions toujours une musette pleine pour leur donner à manger. Une fois le bois débité, les fermiers le transportaient à l'aide d'un triqueballe (un diable) qui appartenait au père Guilleux.

Il y avait plusieurs scieries : Morane de Ste-Suzanne, Blanchouin de St-Jean-sur-Erve et Lemoine de St-Denis-d'Orques. Une fois, un inspecteur des impôts est passé vérifier le livre de comptes de mon père, il a trouvé une erreur, il a demandé 125 000 anciens francs comme amende. Ça nous faisait du mal mais qu'est-ce qu'on y pouvait ? Alors ma mère est allée dans l'armoire prendre l'argent et lui a donné de la main à la main et je ne me souviens pas qu'il ait donné un reçu ; c'était comme ça dans le temps !...

La quincaillerie, il la prenait chez Cosson quincaillier à Evron ou à Loué, ou encore chez Cormerais à Laval. Je me souviens qu'on prenait le car aux Poteaux pour aller à Laval.

Le papa préparait sa peinture pour les charrettes, car on n'achetait pas la peinture ! Il la fabriquait avec de la céruse, de l'huile de lin, de l'essence de térébenthine et une couleur bleue : « le bleu charron », on peignait beaucoup en bleu et ça mettait des semaines à sécher.

Quand on faisait des roues de tombereau, on prenait de l'ormeau ou du frêne pour fabriquer les jantes des roues, du chêne pour les rayons et de l'ormeau bien sec pour les moyeux. Pour insérer les rayons dans le moyeu, on devait le tremper préalablement dans l'eau bouillante et on l'enfonçait avec une massette en bois, on avait aussi une pierre pour taper dessus.

Le cerclage des roues était fait par Félix Marteau, maréchal ferrant de Blandouet ; il faisait un feu en rond dans le coin de son grand hangar, on allait chercher l'eau pour refroidir dans le champ (à côté du plan d'eau de maintenant). Les soudures du cerclage étaient faites à la plaque chauffée au roux et pour rétrécir un cercle, on se servait d'une fouleuse. L'outillage était affûté par nous à la meule à eau, on y passait du temps car ils devaient être très tranchants.

Mon père travaillait aussi pour la famille Bastard de la Vallée et la famille Bonneau de la Varanne. Chez ces gens-là, pour avoir du travail, il fallait aller à la messe, et mon père avait toujours un chapelet au-dessus de son mouchoir dans la poche, comme ça quand il retirait son mouchoir, le chapelet tombait à terre, c'était fait exprès.

Il avait beaucoup de clients, les fermiers du coin sur Blandouet bien sûr mais aussi sur la Sarthe à St-Denis-d'Orques : Derouard, Froger, Pilon.

Les outils de charron que l'on utilisait c'était : tarot, herminette, scie de long, scie à refendre, ciseaux à bois, bédane, compas, mètre, mais aussi unités de mesures en pouce (un pouce = 27mm). Nous travaillions toujours avec des gabarits et ainsi on savait que pour tel ciseau à bois, il fallait utiliser un 3 lignes, un 6 lignes ou un 12 lignes. Tous les ans, mon père devait présenter ses outils à la mairie pour être vérifiés : d'abord les unités de mesures de longueur puis de poids.

Lucien Huet, Vaiges. Avec la complicité de Nelly Dorizon, Blandouët.

* voir l'article de Raymond Nicollo, « Mes parents, bûcherons dans la Grande Charmie », petit Babillard illustré n°7, A travers bois et forêts.



La deuxième génération - René Huet.

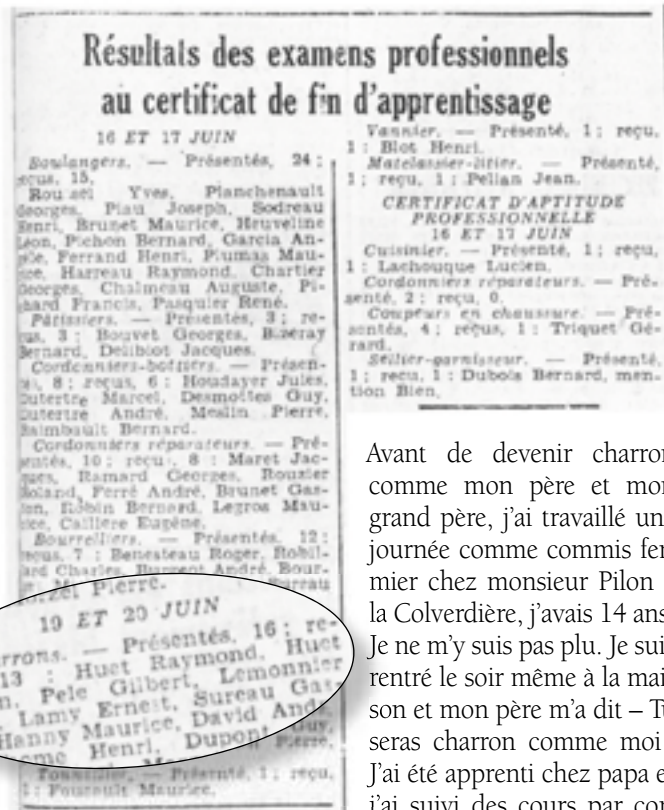


Lucien Huet.



Raymond Huet.

Le premier C.A.P. de charron de l'après-guerre



Avant de devenir charron comme mon père et mon grand père, j'ai travaillé une journée comme commis fermier chez monsieur Pilon à la Colverdière, j'avais 14 ans. Je ne m'y suis pas plu. Je suis rentré le soir même à la maison et mon père m'a dit – Tu seras charron comme moi ! J'ai été apprenti chez papa et j'ai suivi des cours par correspondance de la Chambre

des métiers de Laval pendant 2 ans.

Pour passer le CAP de charron, monsieur Marsouin, notre ancien instituteur nous a emmenés, mon frère Raymond et moi, à Laval au Lycée de garçons (Ambroise Paré aujourd'hui). Nous avons l'écrit (une dictée et différents problèmes que nous avons passés au lycée) et le lendemain, après avoir dormi au lycée, nous sommes descendus par la rue des Chevaux, avec tout notre barda : on devait avoir nos outils et le bois pour passer la pratique de l'examen à la Chambre des métiers.

Je me souviens que nous devons fabriquer une petite brouette à partir de plans et de cotes donnés le matin même. Nous faisons tout à la main bien sûr... Nous étions une quinzaine sur toute la Mayenne à participer à l'examen de charron.

Quelques jours après, nous avons les résultats et mon frère Raymond et moi étions respectivement premier et deuxième sur les quinze candidats. Nos brouettes ont été exposées un moment à la Chambre des métiers.

La maison Gruau de Laval a voulu nous embaucher pour faire des roues de carrioles à l'époque, mais on a préféré rester à l'atelier à travailler tous les deux avec papa. On fabriquait des roues de brouettes, des barrières pour les fermes, des roues de tombereau, des tonneaux ou des baquets à lessive. Avec le père, on partait parfois de nuit par la forêt et à pied, jusqu'à la Muette pour faire des barrières dans les fermes ou réparer des outils, le retour se faisait par la ligne de l'Archerie, on passait à côté des 4 frères (l'arbre). Ah ! On n'était pas aux 35 heures à l'époque !

Lucien Huet, à Vaiges, le lundi 27 octobre 2008, avec la complicité de Nelly Dorizon.

Lucien Huet n'a pas retrouvé son diplôme de CAP de charron mais nous avons retrouvé par l'intermédiaire des Archives Départementales de la Mayenne et de Joël Surcouf en particulier que nous remercions vivement, les notes obtenues à cet examen de fin d'apprentissage.

Le 19 et 20 juin 1947, Lucien Huet a obtenu un total de 730 points (minimum exigé 560), avec une moyenne générale de 13,03 contre 13,21 pour le premier, son frère Raymond.

Ses notes se répartissent ainsi : dictée 15, rédaction 12, calcul 14, technologie 11, éducation professionnelle 8, travaux manuels 18, dessin 12.

Le fer de la Charnie

Là où la forêt ne couvrait pas le sol, ou bien après l'avoir défrichée, l'homme a pu creuser et il lui a fallu peu de temps pour tomber sur la roche de la Charnie, quand elle n'affleurerait pas. Il est probable que la métamorphose du grès ferrugineux en fer* marque le début de la transformation des ressources naturelles de la Charnie, mais ce qui est sûr, c'est la longueur de l'histoire entre cette découverte et l'industrie qui en a découlé. Serge Grandin nous en brosse les grandes lignes pour la période allant de 1494, où l'on mentionne les premiers hauts fourneaux sur Chemiré-en Charnie, jusqu'à 1878, quand sera démolie la dernière usine. Quarante années plus tard naissait Plu. Grâce à Martine Letourneur et au récit qu'elle nous rapporte de la vie de ce maître du feu, la flamme n'est pas éteinte. Comme pour le bois, l'histoire du feu et du fer en Charnie est riche. La trace des cloutiers est encore présente dans les charpentes et en laissant s'installer le silence parvient encore du fond des ateliers endormis, le chant des enclumes que l'on frappe, le halètement du soufflet que l'on tire et le soupir du fer que l'on trempe. Les prochains numéros du petit Babillard illustré s'en feront l'écho.

* Voir le livre « La métallurgie du Maine de l'âge de fer au milieu de XXe siècle », éditions du patrimoine.

A Rochereuil, la fenderie des forges dites de Chemiré

Tout d'abord quelques dates : de 1494 à 1875, il est fait mention du haut fourneau, affinerie et grosse forge dites « forges de Chemiré ». En 1494, Richard et Guillaume Verdier creusent les étangs dans le Palais pour alimenter en eau une forge à fer. En 1529, c'est la construction de la forge par le seigneur de Chemiré, René, mineur, représenté par son parent François du Parc. En 1643, Louis-François du Bouchet du château de Sourches, chef-lieu du marquisat, achète les forges de Chemiré.

À compter de cette date, les forges furent mises en location. Le minerai provenait des paroisses de Chemiré et d'Étival. Des plaintes des religieuses d'Étival indiquent qu'en 1651, il était lavé de 1000 à 2000 pipes de minerai par an dans leur « pêcherie » d'Étival. ►

D'après une enquête administrative de 1758, le minerai extrait dans un rayon de 2 à 3 lieues était de qualité moyenne et de trois espèces : deux « en roc » et une « en terre » dite « pourrie » ou « échauffante », qui servait à fondre les autres. Chemiré produisait du fer cassant, servant à faire des clous, qui étaient achetés par des marchands angevins au prix de 15 à 18 livres. Les forges furent dirigées par Alexandre Bourdon-Durocher. La création du haut fourneau est postérieure à celle de la forge et de son étang.



Le site comprenait le haut fourneau, couvert de tuiles en 1796, la halle à charbon, l'écurie et le « vieux logis » couvert d'ardoises et servant probablement d'habitation au maître des forges. D'après une enquête administrative de 1811, l'usine produisait 2250 quintaux de fonte transformés en 1500 quintaux de fer à 58 francs le quintal. En 1815, l'effectif était de 25 ouvriers encadrés par 5 commis. Un effectif externe était composé de 100 à 200 bûcherons, 20 mineurs et 18 voituriers. Le haut fourneau était en feu de 4 à 6 mois par an et consommait 160 tonnes de minerai. En 1819, Alexandre Bourdon-Durocher fils, augmenta la production en achetant 136 ha de forêt de la Chartreuse du Parc au sud-ouest de la petite Charnie. En 1854, après une ou deux années de chômage, les forges furent louées à Louis Cornu qui reçut une mention honorable à l'exposition du Mans en 1857 pour la présentation des fers pour bandage des roues, des fers en barres droites ou cintrées et des fers fendus.

Il demanda l'autorisation d'installer une machine et une chaudière à vapeur alimentée par le gaz de récupération du haut fourneau. Il reçut l'accord en mars 1859. La cheminée s'élevait à 25 m au-dessus du sol. L'usine cessa de fonctionner pendant les combats de 1870. Le haut fourneau fut rallumé en septembre 1873. L'usine fut déclarée démolie en 1877-1878.

Aujourd'hui, le grand étang de Chemiré (25ha) est en prairie comme celui des forges. Les installations industrielles ont totalement disparues. Il ne reste plus que l'ancienne maison des forges du 18ème siècle avec ses dépendances.

A Rochereuil, sur le ruisseau du Palais de 1643 à 1867, s'est élevée la fenderie des forges dites de Chemiré. Cette fenderie dépendant des forges de Chemiré fut construite peu avant 1643 par Pierre Bienvenu, fils de Jean, maître des forges et fermier de la seigneurie de Chemiré. Le premier nom du fendeur connu fut Jean Auray. Il habitait dans un appartement de la fenderie composé d'une maison (pièce à feu) et d'une chambre (pièce froide). À la fin du 18ème siècle, le site comportait cinq bâtiments compris ceux du moulin. En 1815, le fer fendu représentait 1/3 du fer produit par Chemiré soit 500 à 600 quintaux par an. En 1854, il ne reste plus que la halle déclarée démolie en 1867.

Serge Grandin. Etival en Charnie

La documentation qui a permis d'élaborer ces articles a été prêtée par Michel Guillou de Longnes dans la Sarthe.

Gustave Plu, un maître du feu

Gustave Plu est né le 13 juillet 1918 à Saint-Jean-sur-Erve. Il quitte l'école vers 12 ans et commence à apprendre le métier de forge-ron, maréchal ferrant à Vaiges, puis à Asnières-sur-Vègre et Thorigné-en-Charnie.

Fait prisonnier en 1939, il continuera d'exercer ses talents en Bavière jusqu'à sa libération en 1945 : un stage de formation à l'étranger dont il se serait volontiers passé !

Il arrive à Chemiré-en-Charnie avec sa jeune épouse en 1949. Il remplace M. et Mme Launay. Pendant près de trente ans, et sera maréchal-ferrant, forgeron, réparateur de machines agricoles, etc.

Voici la première facture rédigée par Odette Plu, qui secondait son époux à l'entreprise.

<i>Janvier</i>	<i>Battu une paire de faux, soc. Quatre rebouchés de barre. Soudé et percé le tirage du brabant. 1 heure de travail.</i>	140F 120F 130F
<i>Février</i>	<i>Quatre fers poneys. Réparé l'embrayage du distributeur d'engrais, soudé la pièce, rechargé la clavette. 3 heures de travail.</i>	780F 560F
<i>Mars</i>	<i>Une brasure la pompe de l'auto. Deux fers. Réparer une palette de piège. Pose d'un bouton à une cisaille.</i>	25F 440F 35F 10F
<i>Avril</i>	<i>Façon et pose de huit boulons avec écrous à un rouleau.</i>	480F
<i>Mai</i>	<i>Soudé une douille de pelle.</i>	35F
	<i>Payé le 4 Mai</i>	2755F



Gustave Plu et un cheval au travail.

Seize clients sont ainsi répertoriés en 1949 : des fers, de la soudure, de la brasure sur du matériel agricole, mais aussi des ustensiles de ménage : un rond de cuisinière, soudé à l'étain un broc, un bassin, un entonnoir, scié trois pattes de marmite... et plus exceptionnel : soudé une baignoire à l'étain au Château. M. Plu vend aussi de l'huile, de la graisse...

En 1959, un barème indicatif des Prix est édité par le « Syndicat des réparateurs Mécaniciens Agricoles, Forgerons, Charrons, Maréchaux-Ferrants du département de la Sarthe ». A l'intérieur se trouve la liste des centres d'Apprentissage de Mécanique Agricole dépendant du ministère de l'Education Nationale, en Sarthe : Arnage «La Rembourgère», apparemment rien en Mayenne...

Au hasard des pages, on découvre les tarifs de maréchalerie, de main d'œuvre, de brabants, herses, extirpateurs, houe, gonflage des pneus et charge des accus, pièces de faucheuse, boulons, têtes, écrous, gonds, et portails (appelés travail de façon).

Quelques années plus tard, les tarifs sont « corrigés » par l'artisan en NF (Nouveau Franc).

La dernière facture en date du 15 septembre sera réglée le 13/12/1978 ; elle s'élève à 164,05F

Beaucoup de travaux ont été réalisés pendant ces 29 années d'activité : au fil de ces années ils se sont diversifiés : vérandas, barrières, bacs de tôle pour poêles, pose de marquises, balcons...

Beaucoup de travaux sont pour la commune de Chemiré : panneaux de clôture pour la cour de l'école, réparation de l'horloge, portail et portillon au cimetière, stands pour le Comité des Fêtes. On y trouve même la réparation des bancs et du plancher de l'église !

Ceux qui ont connu M. Plu ont le souvenir d'un homme de petite taille, la cigarette collée au coin des lèvres, discret, ingénieux et d'une grande habileté au travail. Toujours prêt à rendre service, il fut un bénévole actif pour la commune et le Comité des Fêtes pendant de nombreuses années.

Les enfants qui traînaient près de la forge ont gardé le souvenir des bruits du marteau frappant l'enclume et des odeurs de corne quand le fer chauffé était posé sur le pied du cheval. Il y avait de la magie en ces lieux !!!

Gustave Plu nous a quitté le 9 décembre 2003. Sa forge existe toujours, orpheline de son maître du feu.

** voir aussi article Lucien Huet*

Martine Letourneur, Chemiré-en-Charnie

Je tiens à remercier Odette Plu qui a accepté de me confier ses souvenirs, ses photos, les archives liées à l'activité de son mari.

Le Verre de la Charnie

Avec le fer, le verre est l'autre produit de la transformation des ressources naturelles de la Charnie. Nos collines ne recèlent pas de calcaire. Il faut parcourir quelques lieux pour trouver des fours à chaux. La découverte du verre en Charnie remonte-t-elle aussi loin que celle du fer, lui-est-elle liée, une industrie s'est-elle développée autour de ce matériau ? Point de livre sur l'histoire du verre en Charnie pour trouver réponse, du moins pas encore, car qui sait si les recherches menées par Judith Davis ne sont pas les premières pages d'un futur ouvrage qui s'achèverait en point d'orgue par le récit d'Alain de Bourgues sur les vitrages qu'il a dessinés pour l'église de Sainte-Suzanne. Elucider les mystères, l'histoire du verre en Charnie vous tente, les portes des Ateliers d'histoire sont grandes ouvertes pour vous accueillir.

Les verreries de la Charnie

L'abbé Angot raconte que la Grande et la Petite Charnie désignent les deux forêts, la première dans la Mayenne, la seconde dans la Sarthe, et non les pays distincts. Le canton actuel de Ste-Suzanne occupe à peu près le centre de la Charnie, qui comprenait en outre, à l'ouest : Saint-Christophe, Livet-en-Charnie et La Chapelle-Rainsoin, au sud : Bannes et Saulges, à l'est en Sarthe : Neuville-en-Charnie, Chemiré-en-Charnie, Etival-en-Charnie, Joué-en-Charnie, Saint-Denis-d'Orques, Saint-Symphorien, etc.

Les richesses minérales du sol, d'ailleurs ingrat, avaient permis l'établissement de deux industries. Les verreries furent au nombre de six, mais aucune ne fonctionnait plus en 1730. Les forges si nombreuses à une époque

étaient réduites à trois : Moncors, Chemiré et La Conuère en 1732. De ces verreries, il en reste des traces : les noms des lieux-dits : La Verrerie, à Saint-Denis-d'Orques et Chemiré-en-Charnie, la rue Verrerie à Saint-Symphorien. Sur le plan cadastral de 1842 à Blandouet il existait un lieu-dit La Verrerie, il est maintenant disparu, il était aux bords de la forêt derrière Les Menestières. Pour les sites des deux autres, est-ce que quelqu'un les connaît ?

L'évidence montre que souvent les anciennes verreries de nord-ouest de l'Europe se trouvaient dans les forêts et bois, comme les forges, où il y avait l'approvisionnement en bois, charbon et les matières premières indispensables pour la fabrication du verre.

Le verre est constitué de la silice, la potasse et de la chaux. A Blandouet, non loin de La Verrerie, il existait un lieu-dit

« La Sablière », lui aussi disparu et qui peut-être fournissait le produit de base de la vitrification. La potasse servait comme flux pour fondre le verre. Elle était obtenue des cendres des plantes, souvent la fougère, qui ne manque pas dans la Charnie et de la chaux, aussi disponible dans les communes autour.

Le verre était le résultat de la vitrification de ces constituants aux températures de 1490 à 1550 degrés, ceci dans un creuset fabriqué en terre réfractaire qui reposait dans un four chauffé au charbon. On peut imaginer que le bâtiment était visible de loin avec sa cheminée et ses fumées. Un four, une fois à la température désirée, était maintenu en activité pendant longtemps. Dans les verreries importantes il y avait au moins deux fours : le premier restait en activité pendant que le deuxième était éteint pour les travaux d'entretien.

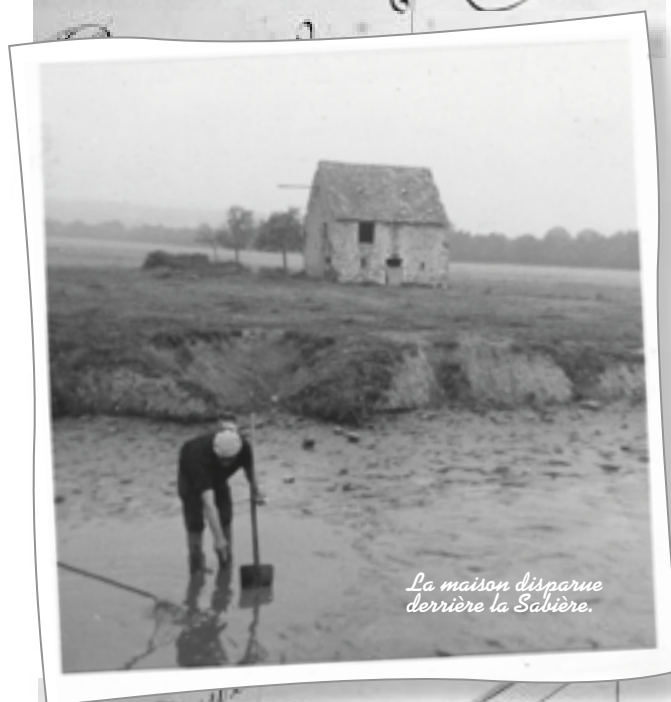
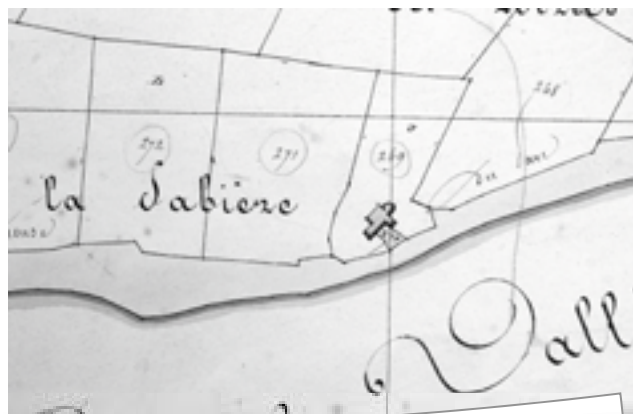
Les objets en verre de la fabrication artisanale étaient soufflés. Le verrier introduisait une longue canne creuse en fer dans le four et recueillait du creuset le verre en fusion au bout de la canne en la tournant afin d'avoir une boule bien ronde et équilibrée. Le verre commence à durcir dès qu'il est retiré du four. Le travail du verrier est de souffler fort et créer une bulle et après de la former sur un banc avec ses outils spécialisés. La pièce finie est détachée de la canne par l'ensaboteur et laissée à refroidir lentement pour éviter les chocs thermiques dans l'arche : c'est un couloir en brique à côté du four. Des moules à verre étaient conçus afin de produire les pièces identiques. La boule de verre était enfermée dans un moule de bois avant que le verrier commence à souffler. Les objets fabriqués ainsi portent les traces des joints du moule.

Les verriers travaillaient en équipe : un chef de place qui réalisait le travail de finition, un ou plusieurs souffleurs, et pour le soufflage en moules, des « gamins » qui manipulaient les moules, et enfin, un porteur qui posait les pièces dans l'arche.

Dans la taillerie on réalisait le travail « à froid », pour poncer et polir les pièces, ceci avant l'emballage en paille et l'expédition.

Avec en son cœur un four toujours allumé et alimenté du bois ou charbon livré de la forêt, le va-et-vient des charrettes, ses lieux de stockage, ses ateliers de fabrication et la maison du verrier et ses ouvriers, cette activité était née en Charnie venant de ses ressources naturelles ; c'est un vieux métier dépassé aujourd'hui par l'industrialisation.

Judith Davis, Blandouët.



Du verre au vitrage : une parure multicolore à l'église de Sainte-Suzanne, en 1978

L'église de Sainte-Suzanne de 1968 à 1972 a subi de sérieux travaux : remplacement des voûtes de pierres effondrées par un plafond de bois. Elle était toujours souffrante en ses vitraux : tempêtes et pluies pénétraient sans vergogne dans l'édifice depuis des années. Quelques verres blancs placés à la hâte, voire des plaques de contreplaqué bouchaient des trous trop béants. Dans le décor de Ste-Suzanne, cela constituait un grave manquement à l'esthétique et il n'était pas rare que des visiteurs s'indignent du

délabrement dans lequel étaient laissées les fenêtres de l'église. La municipalité suzannaise, consciente du scandale que cette situation créait dans une cité qui se veut (légitimement) artistique et attrayante, a pris le problème au sérieux, prenant à sa charge les frais qui lui incombent en tant que propriétaire du bâtiment.

L'Abbé Guérois, curé de la paroisse, a proposé aux élus la possibilité de vitrages multicolores dessinés par Alain de Bourgues à la place de simples verrières en verre cathédrale avec comme structure des losanges.

J'ai donc cherché une harmonie colorée en partant des vitraux anciens. Je me suis imposé plusieurs contraintes : ne pas dépasser un certain budget, le verre rouge étant le verre le plus coûteux, je l'ai volontairement économisé malgré sa dominante dans le chœur. Il fallait donner de la lumière, ne pas s'imposer, créer une ambiance appropriée à sa destination : prière et recueillement ; trouver un graphisme qui permette d'élancer les fenêtres afin de redonner une dynamique à l'architecture amputée de ces voûtes de pierres. J'ai proposé au conseil d'art sacré de l'évêché et des monuments historiques, trois dessins à l'échelle 1/10 (en maquette) sur un carton ou feuille cartonnée peinte à la gouache et tempéra (peinture à l'œuf), ceux-ci pouvant être répétés pour créer un ensemble homogène sur la totalité des 12 verrières. Le projet accepté, j'ai fait appel au maître verrier Victor Cot des Andes de Maitenon avec qui j'avais déjà travaillé en 1976 pour la petite église de Chammes. J'ai offert gracieusement mon travail. La surcharge de coût entre une découpe mécanique de losanges blancs ou légèrement colorés et ce vitrage a été fait par les paroissiens en trois kermesses. En France, les verres colorés sont fabriqués par la manufacture de Saint-Gobain qui sort

une couleur par an. Il s'est trouvé cette année là une pénurie de verres jaunes. Victor Cot a du aller en Allemagne (pays où le vitrail fait partie de la culture architecturale aussi bien religieuse que civile), pour y chercher ces fameux verres jaunes. Hébergés et bien nourris à la petite auberge suzannaise à l'angle du chemin de la Bastingue et de la route d'Évron, Victor et son compagnon de travail gardent un excellent souvenir de ce chantier.

Alain de Bourgues, Sainte-Suzanne.



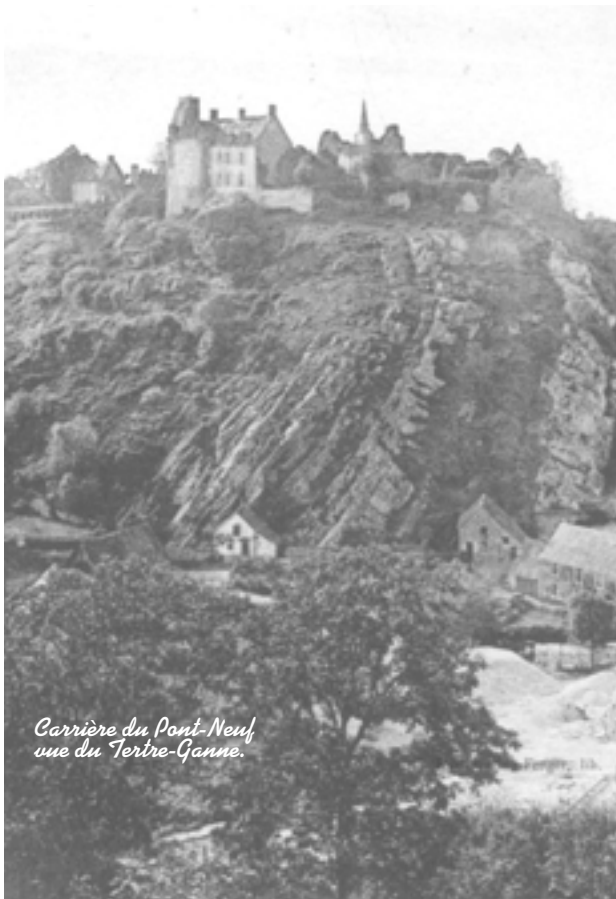
Alain de Bourgues.

La pierre de la Charnie

Les récits de ce dernier volet du dossier sur les ressources naturelles de la Charnie montrent l'utilité du travail réalisé par Jean-Pierre Morteveille et illustrent de façon émouvante le sens de la démarche de nos, de vos, ateliers. Quand Bernard Clairet avoue la chance qu'il a eue, adolescent, quand Martine Letourneur confesse ses frayeurs enfantines, quand Josette Grandin déplore les vies sacrifiées, alors oui, la Charnie n'est plus seulement une formation géologique ou une ondulation boisée au-dessus du bocage. Elle redevient un espace vivant, fragile, elle revit et retrouve tout son relief, son épaisseur d'humanité, quand Josette, encore, parle de ses grands-parents qui ont empierré voies et chemins avec cette pierre dont Jean-François Garin nous rappelle qu'elle a servi aussi à tailler les pavés des boulevards de Paris. Que sait de tout cela le grimpeur qui s'élève le long de la paroi du Tertre blanc ? Le dossier ne se referme pas, il reste d'autres pages à écrire, sur les maçons, sur la terre dont ils se servaient pour faire tenir les pierres, sur les briquettes, sur les couvreurs qui émaillent l'horizon de taches orange... C'est sa richesse qui rend la Charnie vulnérable. Prenons garde d'y puiser sans discernement, au risque qu'elle ne s'épuise. A nous plutôt d'en faire un viatique pour les générations futures.

215. Rochers de CHEMIRÉ-en-CHARNIE (Sarthe)





L'industrie liée à la pierre à Sainte-Suzanne

« L'industrie est peu florissante. C'est à peine si l'on compte quelques carrières (3, avec une dizaine d'ouvriers), dont on extrait un excellent pavé et une pierre dure, bonne pour encaisser les routes... Dans les années 1930, le Moulin du pont-neuf (actuelle maison de M. Gorette) abrita des ouvriers carriers polonais, yougoslaves, espagnols, qui vivaient en collectivité dans ce bâtiment. Ces ouvriers furent ensuite rattachés à la carrière de la Kabylie à Voutré, qui appartenait aussi à la Société des Carrières de l'Ouest. Vers 1950, il ne restait plus que quelques ouvriers. La carrière fut alors abandonnée et la végétation retrouva ses droits. »

NB : On peut encore voir de nos jours les anciens rails des wagonnets de la carrière, qui servent de piquets de clôture le long du chemin du Pont-neuf, entre les Choiseaux et le Pont-neuf.

Extrait de la monographie de Sainte-Suzanne en 1900.

Parmi les métiers à Ste-Suzanne en 1901

(cf. recensement de la population) : Métier, nom, prénom, âge, lieu, employeur :

entrepreneur de carrières	Biton	Félix	23	Route de Montsûrs	patron
tailleur de pavés	Poil	Henri	27	Les Granges	M. Biton
ouvrier casseur de pierre	Boivin	Joseph	64	Les Granges	M. Biton
ouvrier tailleur de pavés	Poil	Félix	32	Les Courtilleries	St des carrières de l'Ouest
ouvrier tailleur de pierres	Deumier	Augustin	39	Rue de l'étoile	St des carrières de l'Ouest
ouvrier tailleur de pierres	Gilnas	Paul	28	Rue de l'étoile	St des carrières de l'Ouest
ouvrier tailleur de pierres	Maingard	Cleste	13	Rue du grenier à sel	St des carrières de l'Ouest
ouvrier tailleur de pierres	Mauny	Auguste	25	Le pont neuf	St des carrières de l'Ouest
ouvrier tailleur de pierres	Tirard	Louis	24	Rue du grenier à sel	St des carrières de l'Ouest

Les carrières de Sainte-Suzanne

D'un point de vue historique, une carrière de grès fut exploitée depuis des temps très reculés en contrebas du lieu-dit Le Tertre Ganne à Ste-Suzanne, puisque la pierre extraite, d'après l'analyse de sa constitution physique et chimique, a servi tout d'abord à la construction des portions de mur vitrifié d'origine celtique retrouvées à Ste-Suzanne, ensuite à la construction du donjon (1ère moitié du 11ème siècle), mais aussi plus tard au château et à la cité de Ste-Suzanne tout entière.

Vers la fin du 19ème siècle, cette carrière fut exploitée intensivement à d'autres fins que locales, notamment pendant la période du pavage des trottoirs de la ville de Paris (époque de la rénovation Haussman). Depuis cette époque, cette carrière était gérée par « la Société des Carrières de l'Ouest ». Elle a permis au maximum à 30 personnes d'en vivre, son exploitation ne cessa de décliner depuis le début de ce siècle pour s'arrêter définitivement en 1950, ceci en raison de l'existence d'une grande carrière toute proche : la Kabylie, d'une exploitation plus aisée, mais aussi desservie par des moyens de transports ferroviaires.

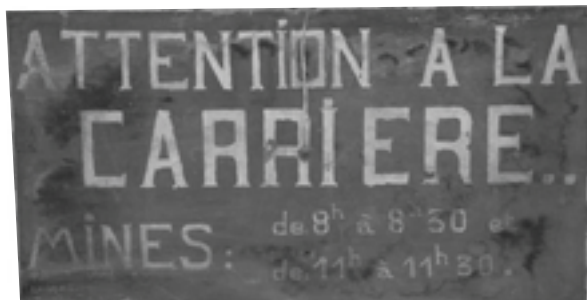
Jean-Pierre Morteveille. Extraits des articles rédigés pour l'encyclopédie libre Wikipédia au sujet des carrières de Ste Suzanne <http://fr.wikipedia.org/wiki/Charnie>



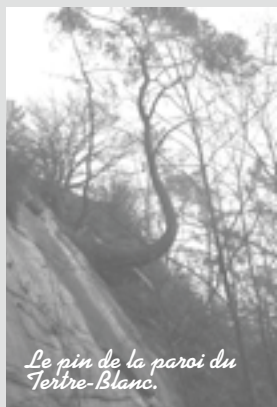
Retour de carrière : « J'ai failli rater le virage »

« Je me souviens qu'en décembre 1951, j'avais alors 16 ans, mon père m'avait envoyé à la carrière de Ste-Suzanne pour aller chercher quelques mètres cubes de pierre. C'était du ballast comme on l'appelait à l'époque, il nous fallait du 50/60 de qualité de remblaiement pour refaire chez nous en partie le chemin de la Vallée. Il n'y avait pas encore de tracteur à cette époque, aussi, je suis parti avec un véhicule et deux juments. J'ai fait moi-même le chargement, tout allait bien quand sur le chemin du retour, j'ai failli rater le virage du Pont Neuf avec mon attelage... il n'y avait pas de parapet à ce moment là. La cause était simple : j'avais un attelage de « caractère » et avec mes 16 ans, les deux juments ne m'ont pas obéi et sont passées lors de leur cabriole, tout près de la rivière... J'ai eu avec elles un brin de chance et je m'en suis sorti avec la peur, car, l'espace d'un instant, je me suis vu partir dans la rivière avec l'ensemble de mon attelage, son chargement et bien sûr les deux juments !... Je me suis bien gardé de raconter ma mésaventure en arrivant chez nous à la ferme. »

Bernard Clairot, Blandouet,
avec la complicité de Jean-Claude Dorizon.



Jean-François Garin évoque la carrière du Tertre Blanc au siècle dernier à Torcé-Viviers en forêt de la Grande Charnie.



*Le pin de la paroi du
Tertre-Blanc.*

Située à proximité du point culminant de la Grande Charnie appelé « Signal de Viviers », celle-ci se trouve dans les parcelles forestières du Groupement Forestier Somel, géré par Jean-François Garin.

L'ayant rencontré, il ne sait que peu de choses dit-il, car l'exploitation de cette carrière s'est arrêtée en 1901. Par contre, Jean-

François Garin se souvient que dans son enfance, il venait en Charnie et plus régulièrement après le décès de son père : à l'époque, il croisait le « père Martin », qui parti en 1957, n'avait lui-même pas connu cette carrière en fonctionnement car il est arrivé à Saint



Un sale boulot

Trois ans de carrière, au sein de l'entreprise Rossignol ont suffi à mon père pour attraper cette saleté de maladie ayant atteint tous les ouvriers : la silicose. En 1951, de retour du service militaire, pour gagner un peu mieux sa vie que bûcheron, il entre à la carrière de Chemiré.

Le travail est dur avec des horaires décalés, avec souvent du travail de nuit et des mesures de sécurité inexistantes à l'exception d'une visite médicale annuelle où le personnel passait une radiographie des poumons.

Tous les jours, mon père mange son casse-croûte à proximité du concasseur, il avale autant de poussière que de pain. Une poussière fine comme de la fécule de pomme de terre qui s'incruste partout... Il travaille à ouvrir la trappe pour vider le concasseur dans les camions.

En 1954, de retour de la visite médicale, il nous dit les larmes aux yeux : « Ça y est, les poumons sont pris ! » Nous savions tous ce que cela signifiait !

Papa regretta trop tard, d'avoir sacrifié sa vie pour quelques francs de plus mais c'était pour nous. L'année 1967 marqua l'arrêt total de sa vie professionnelle suivie de plusieurs années de souffrances. **Josette Grandin, Chemiré-en-Charnie.**

Nicolas en 1907. Le « père Martin » avait cependant croisé beaucoup d'ouvriers qui y avaient travaillé...

Ce site est important, quoique un peu « chahuté » maintenant, dit-il. Cependant, il en reste beaucoup de traces visibles et il est possible encore d'en faire de nombreuses photos. Sans savoir quelles méthodes de travail étaient en usage à l'époque, il reste des vestiges : un front de taille de très grande dimension pour l'époque et des tas de déchets de pierre en aval de la forêt qui avaient été déposés là après avoir mis en forme les fameux pavés de Paris (c'était l'époque de la rénovation Haussman). Il faudrait retrouver des documents de l'époque, le peu de choses connues de lui, en particulier de celle de l'époque des forges, c'était des documents venant de Paris, car au Château de Saint-Nicolas, dit-il, il n'a rien retrouvé sur ces carrières. Les moyens de transport de ces pierres étaient comme le transport des grumes de la forêt, très rudimentaires à l'époque. Les chevaux tirant des



*Lors d'une promenade dominicale, en juillet 1955,
à la carrière de Chemiré :
mes grands-parents maternels Pierre et Marie-Anne Poupin,
leurs deux filles Pierrette (ma mère) et Monique (ma tante),
le gendre Lucien Renard (mon père) et les deux petites filles,
moi Josette (Grandin) et Ginette, ma sœur.*

charrettes étaient le plus souvent mis au la-beur. Il y avait cependant un passage pour évacuer les déchets de taille : on utilisait un wagonnet à crémaillère monté sur un câble et à l'aide d'une poulie, on le faisait descendre par un pont situé entre deux murs (il ne reste qu'un vestige de ce pont de bois dont l'embase était en pierres de taille).

On voit encore beaucoup de vestiges en pleine forêt. Par exemple, une maison d'importance existe en contrebas du Signal de Viviers. Il y avait là un jardin à côté de la maison et un puits en bas de la pente. Cette maison devait faire vivre très certainement un contremaître ou un responsable des travaux de carrière. Cette maison a aussi été habitée par un ancien bûcheron ceci jusqu'au début des années 1950.

Le site de cette carrière est maintenant entièrement recouvert de végétation. Depuis un siècle, même les arbres de la forêt ont pris possession des espaces : un pin maritime s'est même installé dans une fissure de la paroi !... Un mur d'escalade a été installé dans les années 1980, sur la meilleure paroi du front de taille.

Jean-François Garin, Torcé-Viviers-en-Charnie, avec la complicité de Jean-Claude Dorizon.



Les cônes de déjection près du Tertre Blanc.



Les vestiges de la maison du contremaître.

A Neuville aussi !!! La carrière « du Gros Bonhomme »

Lorsque nous habitons à « La Butte du Gros Chêne », à Neuville-en-Charnie, il y avait au fond du champ qui s'étendait devant la maison un lieu boisé, protégé par une clôture que nous appelions la « Carrière ». Ce site devenu inutilisable pour le fermier, était une ancienne carrière qui avait dû être exploitée au début du XXe siècle. Abandonnée, la végétation avait repris ses droits.

Dans l'esprit de maman, c'était le lieu de tous les dangers et pour nous en éloigner, elle en avait fait le repaire « du Gros Bonhomme », celui qui emmène les petites filles trop curieuses ou trop « difficiles » devant le contenu de leur assiette...

Je ne suis allée qu'une fois dans cette carrière accompagnée d'adultes et c'est grâce à cette légende que je savoure aujourd'hui de nombreux aliments tels que les tomates !

Que ceux qui n'ont jamais cru au Père Noël me jettent la première pierre pour ma crédulité... ou ma prudence!!! On ne le saura jamais.... **Martine Letourneur, Chemiré-en-Charnie.**

Une journée de mes deux grands-pères cantonniers

Mon grand-père maternel Pierre Poupin, cantonnier à St Denis d'Orques.

À la fin de années 50, les journées des cantonniers étaient parfois longues. Je me souviens : c'était un soir d'été, ma grand-mère et moi prenions « le frais », assises sur les marches du perron devant la maison, en attendant le retour du grand-père. Et ma grand-mère de grommeler : « Il est sur la route de Valifer, il va encore être beau ! » Lorsque mon grand-père travaillait sur cette route, il finissait sa journée à la ferme de Valifer où on lui offrait copieusement : cidre et goutte. Vers vingt-deux heures trente, on entendit le vélo Solex ronronner et le grand-père chantonner. C'était mauvais signe... Il se dirigea vers le garage, rangea tant bien que mal son véhicule et sans dire un mot vint s'asseoir près de nous. Grand-mère, d'un air maussade l'attaqua : « T'es cor beau ! » Puis silence... Au bout de dix minutes, grand-père se leva et se dirigea vers le garage. Mais la voix de grand-mère l'interpella : « Où qu'tu vas ? – Ben au boulot. – Es-tu point fou, il est onze heures moins vingt du soir, tu ferais mieux d'aller au lit dans l'état qu't'es ! » Ainsi se termina la longue journée passée sur la route de Valifer.

Mon grand-père paternel Auguste Renard cantonnier à Chemiré en Charnie.

Mes souvenirs se portent sur les jeudis après-midi, jours de catéchisme. J'y allais à pied, d'Etival à Chemiré. Lorsque grand-père travaillait sur cette route, je voyais toujours couchés dans le fossé les outils - fourche, pelle et autre croissant - mais pas de cantonnier. Il se désaltérait à la ferme de la Verrerie, à l'époque chez monsieur et madame Lechat.

Le travail n'était pas toujours aussi aisé pour lui. Je le revois emmitoufflé, la goutte au nez, cassant la glace dans les caniveaux pour éviter aux habitants indisciplinés ayant jeté leur eau de vaisselle de glisser et de se briser les os. Cette tâche entrerait dans les compétences du cantonnier.



De ferme en ferme

maisons d'ici et des confins

La Grande et la Petite-Chauvinière, anciennement la Chauvinière à Sainte-Suzanne

Écart, puis ferme, actuellement deux maisons.

Historique

Commentaire historique : L'écart, constitué de deux fermes, était situé sur l'ancienne route de Montsûrs. La parcelle E 260 du cadastre de 1842 en évoque le souvenir avec son toponyme du Pont-Vieux. Le cours du ruisseau enjambé est de nouveau transformé en pièce d'eau, comme sous l'Ancien Régime. La carte de Jaillet signale l'Étang de la Chauvinière. L'ensemble des bâtiments construits avant l'établissement du cadastre de 1842 a été fortement remanié, voire reconstruit, en 1865 par le même propriétaire, André Primault. Actuellement, l'écart est divisé en deux lieux-dits, la Grande et la Petite-Chauvinière. Le logis de la Grande-Chauvinière a été fortement repris dans la seconde moitié du XXe siècle.

Description

Commentaire descriptif : Les bâtiments ont été disposés régulièrement sur un promontoire dominant un ruisseau. Les bâtiments de la Grande-Chauvinière sont alignés avec l'ajout, perpendiculairement, d'une écurie et ceux de la Petite-Chauvinière sont disposés parallèlement. La maçonnerie est en moellon de grès, tandis que les encadrements de baie sont en pierre de taille de grès pour les remaniements de 1865 et en granit ou en brique pour ceux du XXe siècle. Le logis de la Petite-Chauvinière dispose d'un double logement et celui de la Grande d'un étage dont l'existence pourrait peut-être être due au remaniement du XXe siècle.

Matériau(x) de gros œuvre et mise en œuvre : moellon ; grès ; enduit

Matériau(x) de couverture : ardoise

Vaisseau(x) et étage(s) : en rez-de-chaussée ; étage de comble ; comble à surcroît

Type de la couverture : toit à longs pans.

Inventaire général des monuments et des richesses artistiques de la France. DRAC Pays de la Loire/Service régional de l'Inventaire général. Conseil Général de la Mayenne / Service départemental du patrimoine, 2007. Chercheurs Davy Christian et Foisneau Nicolas



Quand je suis arrivé à la ferme des Grandes Chauvinières.

« Je suis resté chef d'exploitation à la ferme des Grandes Chauvinières de 1956 à 1989. Quand je suis arrivé, le Docteur Quelle était propriétaire des Chauvinières (la Grande mais la Petite) mais aussi de la ferme de la Gravelle. Nous étions avec ma femme responsables d'une grande exploitation agricole pour l'époque avec 33 hectares, le corps de ferme était aussi une grande bâtisse. Nous avions un ouvrier agricole pour nous aider car à cette époque, on faisait tout dans une ferme, mais aussi tout par nous-mêmes et souvent tout à la main... notre ferme était comme toutes les exploitations très traditionnelle dans le coin : nous faisons de l'élevage et les cultures étaient le plus souvent destinées à nos animaux. Nous avions au début en moyenne dix vaches laitières que l'on trayait à la main. Notre lait, mis dans des bidons à lait, partait chaque jour avec le passage du camion de lait. Nous avions aussi des bœufs, des génisses, quelques moutons, une truie et un ou deux cochons... On faisait tout à l'époque, et ce même après l'apparition du tracteur que nous avons eu au début de notre installation : c'était un Deutz de 20CV de couleur verte. On faisait l'entretien des chemins et des fossés par nous-mêmes, la taille des haies et parfois l'abattage des arbres (on y trouvait notre bois de chauffage), les labours pour nos cultures, les foin, et tout... On mangeait le plus souvent aussi la nourriture provenant de l'exploitation : on faisait le beurre et le fromage, nous avions un grand jardin et quelques arbres fruitiers, des lapins, des volailles pour notre consommation. On tuait le cochon, c'était souvent la fête à cette occasion, nous buvions notre cidre... et puis après la fête, il fallait toujours se remettre au travail : à cette époque de l'année, couper les betteraves pour les vaches, leur donner le foin et penser à la traite... Nous n'avions jamais, jamais de congés !... »

Raymond Breux, le 25 novembre 2008, avec la complicité de Jean-Claude Dorizon.



Au conseil, autrefois...

Appel pour le dépouillement

Non, il ne s'agit pas des élections. Les prochaines c'est le 7 juin, pour les Européennes, mais si d'ici là, vous voulez vous plonger dans la vie publique, nous vous proposons de dépouiller les registres des délibérations et autres documents accessibles au public qui dorment sur les étagères des secrétariats de nos communes. C'est étonnant de voir à quel point des préoccupations que nous pensons propres à notre temps étaient d'actualité il y a 50 ans, 100 ans et au-delà !

Nous avons d'ailleurs décidé d'abandonner la présentation chronologique de la rubrique « délibérations d'autrefois » pour choisir dans ce reflet de la vie d'hier que sont les registres publics, les passages en rapport avec le thème du dossier. Il en va ainsi du rapport suivant d'un agent-voyer à propos d'une ouverture d'une carrière pour empierrer un chemin, en 1868, cent ans avant un fameux mois de mai, quand des rues ont été déparées. Et demain, un enquêteur public posant ses pieds dans les pas de l'agent-voyer d'hier ira-t-il arpenter les rus et les allées du côté de l'Abat* ?

Nous avons déjà fait appel à vous pour d'autres sujets, par exemple pour rechercher les timbres en rapport avec nos dossiers et dans ce même numéro, Judith Davis propose de la rejoindre pour une merveilleuse aventure cadastrale, sans oublier le recensement des arbres remarquables de la Charnie. Notre moteur aux Ateliers d'histoire de la Charnie, c'est la conviction que si on est nombreux à faire un peu, au final ça fait beaucoup. Alors si vous avez un petit peu de temps... vous aurez beaucoup de bonheur en retour.

* « les nouvelles de l'Abat », lettre d'information éditée par la société SCIH (groupe STAR) sur le projet de carrière de l'Abat en forêt de Grande Charnie.

Vous pouvez rejoindre à tout moment un ou plusieurs des 10 ateliers d'histoire :

Le cadre naturel
La population et l'habitat
Les voies et les moyens de déplacement
L'agriculture et la forêt
L'industrie, l'artisanat et le commerce,
La vie quotidienne
L'histoire locale et la vie publique
La vie religieuse
L'enseignement et les activités culturelles
Les fêtes, les loisirs et les sports



Le cantonnier de Chemiré.

Le rapport de l'Agent-Voyer sur la carrière du chemin vicinal d'intérêt commun n°10 de St-Jean-sur-Erve à Rouëssé-Vassé, en 1868.

Le conducteur soussigné, certifie ce qui suit :

Par lettre, adressée à Monsieur le Préfet à la date du 13 septembre 1867, le sieur Dubois René demeurant à Blandouet se plaint de ce que le Sr. Prod'homme, entrepreneur de la fourniture des matériaux d'entretien du chemin vicinal d'intérêt commun N° 10 de St Jean sur Erve à Rouëssé-Vassé a extrait de la pierre dans une pièce de terre appartenant à ses neveux dont il est le tuteur, sans y être autorisé ; il demande en outre si l'entrepreneur a le droit d'extraire de la pierre sans le consentement du propriétaire dans une carrière déjà ouverte et exploitée pour la construction, ou à quelle distance de cette carrière. Monsieur le Préfet par lettre en date du 15 Avril 1868 demande des renseignements sur cette affaire. Nous nous sommes transportés à Blandouet le 14 Mai et nous avons pris auprès de la femme Dubois, ainsi qu'auprès de M. le Maire de Blandouet qui connaissait parfaitement cette affaire, les renseignements suivants : M. le Maire de Blandouet avait été prié par le Sr. Prod'homme de s'entendre avec le Sr. Dubois pour l'autoriser à extraire de la pierre pour l'entretien d'une section du chemin N° 10, dans une carrière déjà ouverte et appartenant à des mineurs dont le Sr Dubois était le tuteur. Ce dernier consentit à laisser prendre de la pierre et accepta les propositions d'indemnités de carrière faites par M. le Maire au nom du Sr. Prod'homme. Ce ne fut que plus tard, lorsque la pierre fut rendue sur le chemin que le Sr. Dubois ne voulut plus tenir compte de la convention passée avec M. le Maire et exigea une indemnité de carrière plus forte que celle arrêtée entr'eux.

Enfin, le Sr. Prod'homme fut mis en demeure par le Sr Dubois de régler cette indemnité et ils finirent par s'entendre, si bien qu'aujourd'hui cette affaire est complètement réglée.

Mais, afin que le Sr. Prod'homme s'en tienne aux conditions de son bail, nous proposons qu'il soit tenu de prendre la pierre nécessaire à l'entretien de la 1re du chemin N° 10 dans la carrière portée au devis, c'est à dire dans les Buttes de la Lande dépendant de la ferme de la Moutellière à M. Couléard-Jullietrie, à moins qu'il ne trouve une carrière plus convenable et pour laquelle il devra se faire autoriser régulièrement.

Ste Suzanne, le 16 mai 1868.

Signé : Morchouane.

**Vu et proposé par l'Ingénieur ordinaire soussigné
Agent-Voyer d'arrondissement
Château-Gontier, le 18 mai 1868**

Avis de l'Ingénieur en chef.

La contestation entre le Sr Dubois et l'entrepreneur des travaux d'entretien du chemin vicinal d'intérêt commun N° 10, n'existe plus depuis l'arrangement conclu entre eux.

A nous le souvenir...

L'annonce des morts : Auguste Perrot

En cette année anniversaire de l'armistice de 1918 il est juste de rendre hommage aussi à ceux qui ont eu à gérer la vie locale durant cette douloureuse « Grande Guerre ». Parmi eux Auguste Perrot, maire de Sainte-Suzanne depuis 1911, et dont le destin se termina tragiquement ; les archives municipales et du Musée de l'Auditoire en témoignent :

Lettre de Marie Barré, gardienne du château de Ste-Suzanne, au Vicomte de Vaulogé son propriétaire :

Ste Suzanne le 28 Mars 1918
Monsieur le Vicomte,
Mr le Maire sort du Château me prévenir qu'il réquisitionne le Château pour mettre des réfugiés. Je me suis expliquée au mieux que j'ai pu, et débattu ensuite, que c'était impossible, moi je ne peux rien faire pour eux. J'en ai déjà eu et ils n'avaient rien, il n'y a même pas des draps capables ici. Ils en ont pour 2 nuits à les mettre hors service. Et puis le Château est loué, je lui ai dit tout cela, il n'était pas très courtois, il est parti en maugréant, et me disant que tout le monde lui répondait de même.
Il est très ennuyé lui-même, il est vieux et il a toute espèce d'ennuis.
Je ne sais pas ce que cela va devenir mais c'est bien embarrassant, enfin je lui ai dit que je ne pouvais rien faire, que je ne gagnais pas assez.
Je suis avec respect l'humble servante de Monsieur le Vicomte.

Marie Barré

Conseil municipal de Ste-Suzanne, séance du Vendredi 29 mars 1918 :

« Le conseil se réunit sous la présidence de Mr Perrot maire démissionnaire continuant ses fonctions jusqu'à la nomination de son successeur. Mr Perrot donne au conseil municipal lecture de la lettre de M. le Préfet qui accepte sa démission et l'invite, en l'absence de l'adjoint mobilisé, à convoquer le Conseil pour désigner l'un de ses membres pour remplir les fonctions municipales ; à défaut de cette désignation le Conseiller municipal chargé de l'administration de la Commune devant être pris dans l'ordre du tableau. A l'unanimité le Conseil désigne pour remplir les fonctions municipales Mr Perrot maire démissionnaire, qui accepte.

Mr Perrot annonce au Conseil que le garde-champêtre demande une augmentation de un franc par jour, soit 365 francs par an, à raison de la cherté de la vie pendant la durée de la guerre. Le Conseil vote cette somme qui sera prise sur les douze cents francs de subvention à l'automobile qui ne marche plus depuis longtemps. »

Conseil municipal de Ste-Suzanne, séance du Mercredi 1er mai 1918 :

« Lan mil neuf cent dix huit, le mercredi 1er mai à neuf heures et demie du matin, les membres du Conseil municipal se

sont réunis à la Mairie de Ste-Suzanne, lieu ordinaire de leurs séances, sous la présidence de Mr Perrot, Conseiller municipal faisant fonction de maire en remplacement du maire démissionnaire.

Etaient présents MM. Perrot, Boudard, Carlet, Duval, Heurtebize, Tessé. Absents : M. Ravault, adjoint mobilisé, M. Guet qui a refusé la convocation, Raimbault, Bergère, Hardy Jean. Mr le Président ayant commencé à donner lecture de la circulaire de M. le Préfet en date du 26 avril 1918 sur le logement et l'installation des réfugiés ou rapatriés, a été interrompu dès le commencement de sa lecture par un Conseiller, Mr Duval, qui a dit qu'ils étaient venus pour la carte du pain, qu'il ne fallait pas brouiller les choses et qu'ils n'avaient que faire de toutes ces écrivaineries. Puis se levant, Mr Duval est parti, entraînant les autres conseillers qui ont quitté la salle des séances, se refusant à délibérer sur les matières pour lesquelles ils avaient été spécialement convoqués ».

Registre d'Etat-Civil de Ste-Suzanne, 27 mai 1918 :

M. Perrot, 68 ans, se suicide le dimanche 26 mai 1918 à 6h du matin au fond de son parc du manoir de la Butte Verte, d'un coup de revolver. Son décès est déclaré en mairie par Théodore Taunay, instituteur et secrétaire de mairie, et Pierre Graffin, garde-champêtre. « Je me souviens bien de son enterrement, auquel avaient dû assister tous les enfants des écoles, écrit Louis Morteveille dans ses souvenirs : souvenir impressionnant pour moi, qui avais à peine neuf ans ».

La fille de M. Perrot cède pour le franc symbolique en 1921, 23 mètres carrés de son parc à la Commune pour l'édification du Monument aux morts.

Hommage lors de la cérémonie du 90e anniversaire de l'armistice, Mardi 11 Novembre 2008 :

« ... Sainte-Suzanne se souvient de toi, Auguste Perrot, Maire de Sainte-Suzanne depuis 1911, qui as eu le devoir et le courage d'annoncer à ces 8 familles* et à 42 autres, le décès ou la disparition de leur fils ou de leur mari... »

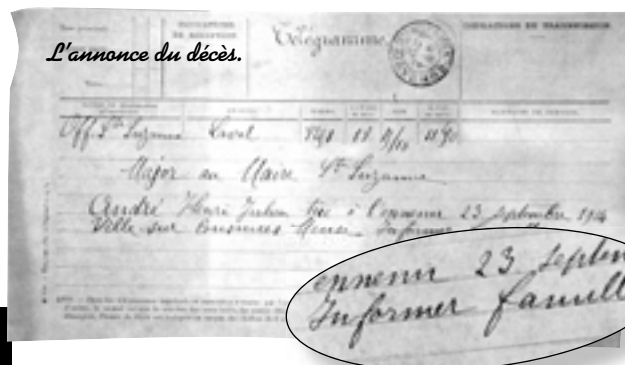
Les 9 derniers, ce n'est pas toi qui les as annoncées : tu t'étais donné la mort le 26 mai 1918 dans le parc de la Butte Verte... Aucun citoyen ne voulut de la place, et c'est Joseph Mauny, meunier au Pont-neuf, qui exerça durant 1 an les fonctions de maire délégué et poursuivit la funeste mission...

« ... Sainte-Suzanne se souvient de toi, Joséphine**, tu accompagnais souvent le maire dans cette horrible démarche, sans doute parce que tu trouvais les mots qui apaisent, les mots qui convenaient pour essayer d'atténuer leur douleur, jusqu'à ce jour de juillet 1918 où le Communiqué des Armées concernait ton propre fils Pierre... »

Jean-Pierre Morteveille, Sainte-Suzanne.

* 8 familles de Ste-Suzanne eurent 2 ou 3 fils morts à la guerre de 1914/1918.

** Joséphine Desnos épouse M. mourut en 1922, à l'âge de 52 ans.



Anciens ! toujours présents

A la misère du temps : la carrière de Chemiré-en-Charnie

Je ne sais plus combien ils étaient. Ils étaient peut être une quinzaine. Oh oui ! Y en avait au concasseur, y en avait auprès de la pierre qu'ils déblayaient en la mettant dans des wagonnets pour l'emmener au concasseur. Mon mari était au concasseur où c'était le plus dangereux pour la santé, il était là pour charger les camions, enveloppé de poussière, il ouvrait la porte du concasseur pour charger directement les camions. Il travaillait la nuit, il était fatigué. Quand il a débuté, il alternait mais sur la fin, c'était la nuit car la carrière fonctionnait 24 heures sur 24. A la Sécurité Sociale, ils ont toujours dit que les ouvriers auraient dû travailler avec des masques mais pour travailler avec ça !... C'est pour ça que la Sécurité Sociale ne voulait pas entendre parler de silicose, qu'elle ne voulait pas la reconnaître comme maladie professionnelle. Il travaillait 12 à 15 heures par jour.

Ah ! Il faisait des heures ! Tous les ouvriers sont morts de cette maladie. C'est Frisco qui est mort le dernier, c'était le chef de chantier. Il y avait aussi Baldo qui était le chef au-dessus, lui aussi en avait de la silicose. Mon mari a été reconnu tout de suite à 50 %. Seulement ça ne faisait pas grand-chose puisqu'ils divisaient par 2, c'est divisé par 2 jusqu'à 80 % : la pension qu'ils donnaient pour ça, était divisée par 2. Par exemple pour nous, au lieu d'avoir 50%, on n'avait que 25%, ça ne faisait pas beaucoup ! Alors, fallait travailler quand même pour faire vivre toute la famille... Quand il travaillait la nuit, il dormait un peu le jour mais pas pareil et il devait aussi faire le jardin, le bois, c'était surtout ça le plus important. Après moi, j'ensemenciais le jardin.



La carrière de Chemiré en Charnie où travaillait le mari de Pierrette Renard.



La carrière et l'étang de Chemiré.

La photo*, c'était en juillet 1955, on partait à pied comme ça le dimanche. Vous n'étiez encore que toutes les deux, ta sœur n'était pas encore née. Quand on recevait quelqu'un, la carrière c'était le but de la promenade, mon mari voulait montrer l'endroit où il avait travaillé et où il avait attrapé sa maladie. A cette époque, il était déjà malade. Il est rentré à la carrière quand il est revenu de l'armée. Il y a travaillé du 6 mars 53 jusqu'en août 57, 4 ans pour tomber malade !! Il était silicosé à 50%. Mon mari a dit à la médecine du travail : « L'année

dernière quand je suis venu, j'en avais, ça ne s'est pas propagé comme ça. » On lui a répondu : « Si, car quand il y a une poussière qui colle, tout suit. Vous n'aviez rien l'année dernière ». Les ouvriers passaient des radios tous les ans. Ça se multiplie à une vitesse folle. Quand un grain de silice entre dans les poumons, ce grain-là éclate et en fait 5 ou 6, ça remplit 5 ou 6 alvéoles et celui-là fait pareil et ainsi de suite... Au bout d'un certain temps, les poumons sont transformés en pierre ! Ses deux poumons étaient des blocs de rocs. Voilà, c'était ça la carrière ! A l'époque, y'avait pas trop de travail, alors tout le monde s'est lancé là-dedans. Avant, il en a fait des places, c'était le pigeon voyageur : en 46,47 chez monsieur Coutelle à la ferme, en 47,48 chez monsieur Plu, à la ferme aussi à St Denis d'Orques, jusqu'en 49 chez Robert Landais à Chemiré, il était à Etival là. En 50 chez monsieur Chasserais à Chemiré jusqu'en 51, jusqu'en 52 il a fait son service militaire. De 52,53, il a travaillé comme bûcheron chez monsieur Denis en Mayenne. Il était malade et il devait

travailler quand même, car on ne vivait qu'avec les 25%. De 57 à 61 il a scié du bois chez monsieur Busson à Parennes. Il travaillait comme maçon chez monsieur Rossignol en 61, oui, le même patron que celui de la carrière. Quand il a été arrêté complètement, la sécurité sociale lui proposait des places de maçon alors qu'on lui avait défendu d'aller maçon à cause des poussières de

ciment. On lui trouvait toujours des places de maçon !! Il était inscrit au chômage, la sécurité sociale ne voulait pas le reconnaître en maladie alors il n'avait pas le droit d'être en maladie. Il était inscrit au chômage pour toucher les prestations familiales. Comme il était malade, ils ne voulaient pas l'inscrire au chômage, mais la sécurité sociale ne reconnaissait pas la maladie. Pendant 5 mois, pas un sou n'est rentré à la maison même pas les allocations familiales auxquelles on avait droit pour 3 enfants, car comme il ne pouvait pas justifier des 200 heures de travail dans le trimestre, on ne lui payait pas les prestations familiales. Pas un centime !! Heureusement qu'on avait le jardin et surtout les grands-parents et qu'on a trouvé quelqu'un pour nous défendre : c'était au Mans, les Mutilés du Travail. Le monsieur qui nous défendait avait eu le bras coupé alors quand il prenait le téléphone, sa secrétaire lui faisait le numéro, il coinçait le téléphone comme ça et puis ça bardait ! Ils ne sont pas aimés aux Mutilés du Travail, ils existent toujours et je continue à payer les cotisations.

Mon père

Avant d'être cantonnier, il a été bûcheron et dans les fermes. Il travaillait du côté du Chêne tiré (appelé comme ça parce qu'il a été bombardé par les allemands pendant la guerre) dans la forêt d'Etival. Puis il a eu sa place de cantonnier.

*voir photo centrale et l'article de Josette Grandin « un sale boulot »

Pierrette Renard, Conlie avec la complicité de Nelly Dorizon.

J'ai rencontré Pierrette Renard, maman de Josette Grandin, chez elle à Conlie. Cette dame de 78 ans est née à Etival-en-Charnie, elle y a vécu pendant toute son enfance et après son mariage, puisque ses trois filles y sont nées, et ce, jusqu'à ce qu'elle choisisse d'habiter à Conlie pour des raisons pratiques.



Pierrette Renard.

Du côté des ateliers...

Ateliers, entrepôts, préparation... c'est ici que se fabrique l'histoire du pays de la Charnie, avec vous !

Les Ateliers d'histoire de la Charnie, chez Marie Nédélec, 5 place Adam Becker, 53270 Blandouet.

Atelier population et habitat

Côté patrimoine : la pierre blanche de Bernay

Lors de la journée du patrimoine qui correspondait à notre rand'automne du 21 septembre dernier, Christian Davy nous a guidés l'après-midi dans les rues de Ste-Suzanne révélant l'origine des maisons bourgeoises bâties au 19ème siècle. Qu'elle ne fut pas notre surprise d'apprendre que les entourages blancs des fenêtres n'étaient pas construits en tuffeau de la vallée de la Loire, mais bâtis avec une pierre blanche provenant de Bernay-en-Champagne, commune tout près de chez nous, de l'autre côté de la Charnie, chez nos voisins Sarthois. C'est une pierre calcaire résistante caractérisée par de petites virgules dues aux nombreux fossiles qu'elle referme. Après recherches, cette pierre dont l'exploitation est très ancienne, a servi à l'édifice de nombreuses églises : déjà à partir du XIè siècle, étaient construites à l'aide de cette roche les églises de Neuivy et de Notre-Dame-du-Pré ; aux XIIIè et XIIIè siècles, l'église de Notre-Dame-de-la-Couture et l'abbaye de l'Epau ; au XVè, les cheminées de la maison dite de la Reine Bérangère ; au XVIè, l'église de Ste-Suzanne ; au XVIIè l'abbaye de St-Vincent-du-Mans ; au XVIIIè, le château de Sourches à Bernay. L'exploitation de cette pierre sous forme de carrière en sous-sol a été depuis longtemps abandonnée, les entrées ont été bouchées pour des raisons de sécurité. Mais, il y a une quarantaine d'années, cette mine a été ré-ouverte temporairement pour la restauration de la cathédrale du Mans. **Nelly Dorizon, Blandouet.**

Sources : wikipédia sur Ste-Suzanne et www.pagesperso-orange.fr/bernayvillage : site fait par Lucien Martineau de Bernay-en-Champagne, à partir d'un livret élaboré en 1930, par monsieur de Malherbe, régisseur de la Comtesse de Ruillé.



Christian Davy lors des Journées du patrimoine.



Atelier histoire locale et vie publique William Banks : souvenirs, souvenirs...



Suite de l'article paru dans le précédent Petit Babillard.

De nombreux souvenirs sont réapparus après la parution de l'article sur l'avion de William Banks tombé à la ferme de Beausoleil, ... Et les divers questionnements et incertitudes propres à notre « babillage » ont produit leurs effets. Ainsi, Jean-Pierre Morteveille a transmis à Bernard Clairet les documents en possession de l'association des Amis de Ste Suzanne concernant cet évènement. D'abord, un document réalisé par Marcel Legendre, instituteur de l'école publique, a été recueilli en 2006, il donne la liste des avions abattus à Ste Suzanne et en Erve-Charnie : un chasseur P38 est descendu au combat le 27 juillet 1944, ferme de Beausoleil, le pilote William Banks est sauvé et caché. Il rejoindra son corps d'armée et environ 15 jours après, redevenu pilote, il fait des démonstrations aériennes au dessus de Ste-Suzanne pour remercier la population.

Un autre document a pour origine Philippe Cannone, émanant des archives de l'armée américaine : Unité 47th Fighter Group, compte rendu quotidien de mission n° 95, du 27 juillet 1944. « Un groupe de 38 avions fut mobilisé à la station 454 en vue d'une mission de reconnaissance armée dans les secteurs du Mans jusqu'à Tours. Elle était menée par le Colonel Clinton C. Wassem Group Commander. A 15h30, alors qu'elle s'approchait de ses objectifs, en volant à une altitude de 10000 pieds, ce groupe fut surpris par une formation d'environ 25 Messerschmitt109, venant d'une altitude supérieure. Ces avions ennemis jaillirent d'une couche de nuages, firent une passe à travers notre formation et disparurent dans des nuages situés plus bas. Durant ce bref combat, deux des nôtres entrèrent en collision. On aperçut un parachute s'ouvrir et l'un des appareils s'écraser au sol. » Au bas de ce texte est écrit la mention : 2MIA (disparus en mission) : William H Banks 0778814 et Charles Patton, 0763324, une note manuscrite est ajoutée à ce dernier: KIA (tué en action). **Jean-Claude Dorizon.**

L'incendie du Mont Noir à Ste-Suzanne en 1949

Cet évènement est rapporté par Roland Morteveille qui avait 17 ans à l'époque et qui d'une façon fortuite s'est retrouvé avec d'autres à combattre ce feu. En ce milieu du mois d'août 1949, dit-il, il faisait très chaud, j'allais souvent à la piscine du Grand Moulin.

Ce jour là, j'étais seul et, surprise pour moi, le tocsin se mit à sonner à toute volée et ce sans interruption. Quelque chose de grave venait de se produire... Au vu de l'agitation produite autour de moi, très vite nous avons su qu'il s'agissait d'un feu qui venait du Mont Noir. Sans réfléchir ni prévenir mes parents (j'avais dix sept ans !), je suis allé avec d'autres là-bas pour voir, et chemin faisant, on avait l'impression que le tocsin sonnait de clocher en clocher... C'est ainsi que, arrivé là-bas, je me suis fait embaucher pour combattre le feu. Les pompiers étaient présents, mais il n'y avait pas de prise d'eau pour alimenter les lances... Des paysans, venus nombreux, coupaient à la serpe des branches de châtaigniers avec lesquelles on frappait sur tout ce qui brûlait ! Heureusement que c'était plutôt un feu de broussailles, cependant, on reculait malgré nos efforts. Comme on était face au vent d'est, nous étions dans la fumée et quasi asphyxiés. Il fallait aussi se protéger, et parfois le feu était derrière nous, ressorti par une souche !... En cette circonstance, je n'ai jamais autant vu d'animaux dans la forêt en même temps : on les voyait courir et parfois passer quasi dans nos jambes pour fuir le feu. On a vu lapins, hérissons, fouines, vipères et serpents, j'ai même vu un blaireau. On avait autre chose à faire que s'occuper d'eux et eux ne se souciaient pas de nous : ils fuyaient le feu !... Malgré nos efforts, on reculait toujours, nous avions réellement peur que le feu se propage vers le Tertre Ganne, et atteigne le château de la Fousillière. La pluie

nous vint en aide, le feu diminua d'intensité et finit par être circonscrit. Je pense que des pompiers passèrent une partie de la nuit, sur place, par mesure de sécurité. Comme souvent malgré le drame, il faut raconter certaines anecdotes devenues très amusantes : "J'ai lutté, dit-il, avec de nombreux autres volontaires, presque deux heures, nous étions sales et noirs de fumée et de charbon de bois... J'avais de plus en plus mal aux pieds, et pour cause, car mes chaussures de tennis, si elles étaient sales par-dessus, mais intactes, avaient leur semelle en caoutchouc de l'époque en partie fondue : ainsi, je marchais sur la terre et les cendres chaudes !... Il m'a fallu rentrer sans chaussures à la maison et la surprise de mes parents fut totale quand ils m'ont vu arriver dans cet état : ils avaient bien entendu le tocsin, appris l'incendie, mais ne se doutaient pas un seul instant que j'étais devenu pour quelques heures un combattant du feu, me croyant en train de barboter dans la piscine avec mes copains... La chaleur était tellement étouffante, celle de l'été, ajoutée à celle du feu et donc dans la fumée ; certains agriculteurs nous avaient apporté du cidre à boire : il avait été mis dans des bidons à lait... Nous étions tellement épuisés et nous avions tellement soif, que nous avons tous bu de « ce cidre chaud ». Je ne connais pas "un combattant buveur" qui n'ait pas passé la nuit suivante aux toilettes..."

Il me faut aussi raconter comment Fernand Bourdin, photographe à Ste-Suzanne, mais qui faisait aussi office de journaliste, a relaté le feu du Mont Noir. Au vu de mes

17 ans, Fernand Bourdin me semblait âgé. Comme tous au son du tocsin, il est allé en direction du feu, s'est rendu sur le chemin de la Poterne et, installé sur un banc de la porte du Guichet, d'où il observait les panaches de fumée de l'incendie, il questionnait les gens qui passaient devant lui, en remontant le sentier venant du Grand Moulin. Il prenait des notes, bien sûr, c'est comme cela que, sans s'être lui-même rendu sur les lieux du feu, il a fait un vrai article relatant les faits dans le journal, c'était comme si on y était !...

Roland Morteveille, Sainte-Suzanne avec la complicité de Jean-Claude Dorizon.



Atelier cadre naturel Les plans cadastraux : « la Charnie vue du ciel en 1842 »



Yves Bellayer devant la ferme disparue des Aunaies.

Aujourd'hui on peut cliquer sur l'ordinateur, prendre des ailes et survoler nos campagnes et regarder « la terre vue du ciel ». Depuis le premier essai qui a suspendu un appareil photo sous un cerf-volant, les vues aériennes nous fascinent ! Mais longtemps avant, les cartographes avaient dessiné les terres et les océans et avaient fait naître la cartographie pour identifier les différents aspects du terrain : physique, politique et végétale. C'est dans le but de formaliser la collecte des impôts que les terres de la France ont été mesurées et identifiées, parcelle par parcelle à partir du 1807 par les géomètres de Napoléon.

Etaient nés les registres et plans cadastraux qui rassemblaient le nom de chaque parcelle, dont certaines datent, peut-être, du défrichement de la forêt et de l'implantation des premières habitations et ses caractéristiques. Le plan cadastral de Blandouët, par exemple, date de 1842, peut être consulté aux Archives de Laval, sur place ou sur leur site web www.lamayenne.fr, il faut cliquer sur « Archives 53 ». J'ai commencé d'étudier, dans un premier temps, la feuille où se trouve notre exploitation avec l'objectif d'en savoir plus sur son histoire. J'ai ainsi pu repérer l'existence de quatre petites fermes dont les maisons sont maintenant disparues et les terres regroupées. Ça m'a donné envie d'aller plus loin et d'étudier toute la commune de Blandouët en 1842, qui m'a permis de redécouvrir un paysage de petites fermes, un réseau de chemins et petites routes, des bois et un patchwork de prés et champs qui rappelle que le rythme de vie était déterminé par les pratiques qui précéderont le moteur à combustion interne...

Dans la mairie sont gardés les registres tenus pour calculer et enregistrer les montants des impôts, exemple :

Blandouët 1914, récapitulation de la matrice des « propriétés-non-bâties », par nature de culture ou de propriété. Où chaque numéro de parcelle sur le plan cadastral, j'ai retrouvé son nom, sa surface (en moyenne beaucoup moins qu'aujourd'hui), sa nature (verger, bois, lande, eau, jardin, bâtiment, pré ou terre cultivable) et la qualité de la terre. Le registre est organisé en folio, chaque folio décrit les parcelles d'un propriétaire avec son nom, prénom et métier. Les personnages qui tenaient ses terres sortent des pages !... Ma dernière tâche serait de colorer les plans en aquarelles, vert pour les prés, brun pour les terres cultivables et ainsi de suite, ce qui va me donner un document : « Blandouët, vue du ciel en 1842 », l'ensemble serait visible sur le site web du petit Babillard bientôt. Aujourd'hui Blandouët mais pourquoi pas demain les autres communes de la Charnie ?... Est-ce qu'il y a d'autres personnes qui s'intéressent à ce genre de projet ? Merci de me contacter.

Judith Davis, Blandouët.



Atelier agriculture et forêt Le houx

Tout le monde reconnaît le houx... C'est un arbuste plutôt qu'un arbre qui pousse dans les sous-bois. Il est très répandu dans la forêt de Grande Charnie.

En français, le mot houx est à l'origine de plusieurs mots : houssine, housoir, balai de houx, houspigner :

épousseter avec des rameaux de houx qui a donné houspiller. On retrouve aussi le nom du houx dans certaines localités : Houssay, La Houssaye, La Houssière. Dans les croyances des anciens, certains attribuaient un pouvoir diabolique, sans doute à cause de la forme des feuilles bordées d'épines acérées. Mais par son feuillage brillant et ses fruits d'un rouge éclatant au fort de l'hiver, le houx symbolise la persistance de la vie végétale. On suspendait des rameaux de houx dans les maisons et les étables la veille de Noël pour écarter les mauvais esprits et célébrer la renaissance...

De nos jours, cette coutume a persisté et les feuilles et les fruits du houx jouent un rôle important dans la décoration de Noël, même si nous avons oublié l'origine de cette tradition. Une autre croyance subsiste dans le pouvoir du houx, c'est la pratique de suspendre les rameaux de houx dans les étables afin de protéger les animaux de maladies comme « la darte ». Quelles sont ses origines ? **Judith Davis.**



Inventaire des arbres remarquables de la Charnie

L'association Mayenne Nature Environnement a publié un beau livre sur « Les arbres remarquables en Mayenne ». S'inspirant de cette démarche nous pourrions faire l'inventaire historique des arbres remarquables de la Charnie. Sur les traces d'Armand Dagnet* qui mentionnait, en 1904, le « chêne beurré » dans le Bois de Thorigné, le « chêne à l'âne » du côté de Notre-Dame-de-Beausoleil, mais aussi à la suite du récit de Pierrette Renard parlant de son père qui travaillait du côté du « chêne tiré », de celui de Martine Letourneur évoquant l'époque où elle habitait à « la butte du gros chêne », allons à la recherche de tous ces arbres que l'histoire nous invite à remarquer : « le chêne des 4 frères », « le chêne Bourbon », « le chêne des Evêts ». Il n'y a pas que les incendies qui menacent les forêts, le temps aussi. Alors sauvons leur image, écrivons leur histoire avant qu'ils ne disparaissent, emportant avec eux une partie de nous-mêmes.

* article de Jean-Pierre Morteveille réalisé pour l'encyclopédie libre Wikipedia http://fr.wikipedia.org/wiki/Amand_Dagnet



“J'ai lu avec attention...”

“Un article m'a beaucoup plu !”

“J'ai aimé...”

“Je souhaite proposer...”

“Cette photo m'a évoqué des tas de souvenirs !...”



Vos remarques, vos idées, faites-les nous connaître !

Les Ateliers d'histoire de la Charnie
Chez Marie Nédélec
5 place Adam Becker
53270 Blandouët

<http://ateliersdelacharnie.free.fr>

Merci !



Petites gens, grandes figures

Robert Coutelle : un instituteur moderne



Robert Coutelle est né à Brûlon le 15 avril 1900 d'un père cordonnier demeurant rue du Mûrier. Il s'est marié à Loos (Nord) le 25 août 1923 avec Adèle Bouquet. Deux fils sont nés de cette union : Robert (1925) et René (1927). Il est décédé à Tours, le 24 juin 1977.

Pédagogue pionnier, il fut instituteur et secrétaire de mairie à Chemiré-en-Charnie de 1924 à 1930, puis il fut successivement directeur des écoles de Malicorne, de Loué et de l'école Marceau au Mans. Il était l'un de ces maîtres qui pratiquait la pédagogie initiée par Célestin Freinet : « Pédagogie nouvelle reposant sur la libre expression, l'esprit coopératif et la production ». Dès 1927, il imprimait un journal scolaire dont le titre était : « Chemiré autrefois ».

De format 14x19cm, agrémenté de dessins (dont la Pierre au Diable située sur Viviers en Charnie), ce livret retrace l'histoire de Chemiré des origines jusqu'à la Révolution. Les textes étaient écrits et imprimés par les élèves à partir des renseignements glanés par le maître dans les livres d'histoire locale (Pesche, Le Paige...) et dans les archives communales. Le livret était édité par « La Rucho », coopérative gérée par le maître et les élèves. D'autres productions ont suivi : « Chemiré depuis la Révolution », 1928 : « Histoire des noms de lieux, villages, fermes et terres », en 1929 : « Histoire des Ecoles ». D'autres éditions étaient en préparation : « La chouannerie dans la région », « les Seigneurs de Chemiré » et « En feuilletant l'Etat-civil » mais nous n'avons pas de trace de livrets imprimés. En janvier 1928, la classe de Robert Coutelle et celle de Louis Leroux, instituteur à Neuville en Charnie ont collaboré à l'édition de « La gerbe », revue mensuelle de « l'Imprimerie à l'École » dont l'imprimeur-gérant n'était autre que Célestin Freinet. Ces deux enseignants et les productions qu'ils ont réalisées avec leurs élèves ont été mis à l'honneur en octobre 1997, dans une exposition consacrée aux 70 ans des journaux scolaires à l'Inspection Académique au Mans.

L'un des fils de Robert Coutelle, René, né à Chemiré en 1927, a sculpté « l'Hirondelle » qui vous accueille à l'entrée du collège Bellevue à Loué. La Médiathèque Louis Aragon au Mans possède plusieurs de ses oeuvres dont les livrets édités à Chemiré et d'autres livrets réalisés à Malicorne de 1931 à 1934. D'autres parutions relatives à la Sarthe et les organisations agricoles 1961, 1962 ainsi que des « Statistiques de la déportation » et un document cartographique sur les « Internés, déportés, fusillés et victimes civiles » 1966 et 1973, démontrent l'engagement de l'homme dans ce qu'on nomme aujourd'hui le devoir de mémoire.

Robert Coutelle fut donc un pédagogue moderne : ses idées novatrices restent d'actualité. Quelle école profitant d'une sortie ou d'une classe de découverte n'édite pas son journal ? Après l'imprimerie, le duplicateur à alcool, la photocopie, aujourd'hui c'est le traitement de texte et internet qui servent d'outils de communication. Ses élèves s'appelaient : Gaston Plumas, Robert Landais, Romain Vilain, Gabriel Lechat, Roger Desnos, Paul Chevallier et tant d'autres.... Tous se souvenaient de l'imprimerie et des livrets écrits à cette époque. Robert Coutelle avait fait sienne cette devise qui est la

nôtre : recueillir, partager, transmettre.

Je terminerai en citant ce texte qui servait de conclusion au livret « Chemiré depuis la Révolution » (1928) :

« Chemiré a bien changé, pensez vous ; ce n'est plus un ensemble de chaumières, de loges réunies par des chemins impraticables, c'est un bourg coquet où aboutissent de belles routes parcourues par des chevaux tranquilles et des autos rapides. Mais oui, et cette transformation s'est faite insensiblement, chaque génération a apporté de légères modifications qui, toutes, ont tendu vers un bien-être plus grand, un idéal plus élevé. Il est bien loin le temps de la méchante duchesse de Bouillé, des nombreux mendiants de l'Ancien Régime, des luttes fratricides des Chouans et des invasions prussiennes. Vous, enfants, qui récoltez les fruits du labeur de vos ancêtres, travaillez à votre tour, et dès l'école, pour devenir plus instruits, meilleurs et laisser à ceux qui viendront un héritage plus grand de joie et de bonheur. Puisse cette histoire, écrite pour vous, vous faire chérir davantage votre petit village »

Martine Letourneur, Chemiré-en-Charnie.

Rubrique-à-brac

Avis aux lecteurs du petit Babillard !

Une carte d'itinéraires de randonnée « En Charnie et Champagne » a été éditée par la Communauté de Communes de la Champagne Conlinoise (4C). Elle est disponible dans le supermarché Super U de Conlie, au Tabac Presse Dalibard de Conlie ou à l'office de tourisme de Sillé-le-Guillaume. Son nom seul suffit à vous la signaler !

Soir d'hiver

Le ciel est rouge et étoilé,
Dehors, il fait bien froid.
C'est signe qu'il va geler...
Il faut charger les foyers de bois.
Déjà le givre dort sur les herbes
Et y recouvre les toits d'un bel habit blanc.
Pinsons, roitelets et merles,
Comme pour se réchauffer, sautent en rang.
Toute la famille ne songe qu'à bien veiller.
Le grand-père dit : « Il neigera demain,
Car je sens ma douleur se réveiller,
Oui, je dis vrai, il neigera et il gèlera »

Texte écrit par les élèves de Chemiré-en-Charnie dans la revue « La gerbe » 1928

J'ai reçu ou acheté le n°10 et je règle le n°11



Réservez-le dès maintenant en retournant ce coupon :

M., M^{me} _____

Adresse _____

Code postal [] [] [] [] [] []

Commune _____

(facultatif) Tél. _____

(facultatif) Courriel _____

Pour cela, je joins au coupon mon règlement de **2,50 euros**

(frais d'envoi, de distribution ou de mise à disposition inclus).

J'accompagne le coupon avec mon règlement

par : chèque (à l'ordre du comité des fêtes et d'animation de Blandouet)
 espèces

à : Marie Nédélec

5 place Adam Becker - 53270 Blandouet